

Typologie de l'expertise contemporaine en contexte : productifs, capitalisateurs et auto-institués

Ce texte est protégé par une licence **Creative Commons BY-NC-ND 4.0**

Toute citation ou diffusion doivent mentionner l'auteur : **Philippe Vivier**.

Ce texte fait l'objet d'un **dépôt régulier de ses versions successives**.

Toute tentative de copie, d'appropriation ou de reformulation sans autorisation sera
juridiquement contestée.

Résumé

L'autorité intellectuelle ne se joue plus uniquement dans les enceintes académiques ou institutionnelles. Collins et Evans en 2002, dans *The Third Wave of Science Studies*, ont proposé une distinction décisive entre « *contributory expertise* » et « *interactional expertise* ». Si ce cadre a ouvert la voie à une meilleure compréhension des formes d'expertise au-delà de la certification académique, il ne permet plus de saisir l'émergence contemporaine de figures hybrides issues des espaces médiatiques et numériques que le grand public consacre. Les controverses récentes montrent que l'autorité circule, se fragmente et se redéfinit, y compris à travers les médias, plateformes numériques et arènes militantes. Ce travail propose d'identifier trois figures aujourd'hui centrales. L'**expert capitalisateur**, dont l'autorité repose sur l'accumulation de titres, de publications et de capital symbolique. L'**expert productif**, qui fonde sa légitimité sur la production continue et l'actualisation de savoirs, porteuse de cadres analytiques actualisés. L'**expert auto-institué**, enfin, qui s'impose par la visibilité médiatique ou algorithmique plus que par les circuits de consécration traditionnels.

Au-delà de cette typologie, l'analyse met en évidence les mécanismes de circulation, les hybridations et les déplacements de légitimité. Les métriques numériques (abonnés, vues, partages) produisent des hiérarchies inédites, parfois en rupture avec les filtres académiques. Les publics, à travers leurs attentes d'authenticité, de sécurité et d'exigence, mais aussi leurs besoins émotionnels différenciés d'identification, de reconnaissance et de confiance, deviennent des acteurs à part entière de la robustesse ou de la fragilité de ces figures. Enfin, l'étude s'attarde sur les pratiques de disqualification : étiquetages (« semi-intellectuel », « pseudo-expert »), requalifications morales de la critique, asymétries qui enferment l'expert dans une double contrainte. L'expertise contemporaine apparaît ainsi comme un champ traversé de luttes symboliques et affectives, où se redéfinit la possibilité même de la pensée critique.

Abstract

Intellectual authority no longer operates solely within academic or institutional arenas. Collins and Evans, in their 2002 article *The Third Wave of Science Studies (Social Studies of Science)*, proposed a decisive distinction between “contributory expertise” and “interactional expertise.” While this framework paved the way for a better understanding of expertise beyond academic certification, it no longer captures the contemporary emergence of hybrid figures arising from media and digital spaces, consecrated today by the general public. Recent controversies show that authority circulates, fragments, and redefines itself across media, digital platforms, and activist arenas.

This study identifies three central figures. The capital-accumulating expert, whose authority rests on the accumulation and maintenance of titles, publications, and symbolic capital. The productive expert, who bases legitimacy on the continuous production and updating of knowledge, generating renewed analytical frameworks. Finally, the self-appointed expert, who emerges through media or algorithmic visibility rather than through traditional circuits of consecration.

Beyond this typology, the analysis highlights mechanisms of circulation, hybridization, and shifting legitimacy. Digital metrics (followers, views, shares) produce unprecedented hierarchies, sometimes diverging from academic filters. Publics, through their expectations of authenticity, security, and rigor, as well as their differentiated emotional needs for identification, recognition, and trust, become decisive actors in the robustness or fragility of

these figures. Finally, the study examines practices of disqualification: labeling (“pseudo-expert,” “semi-intellectual”), moral reframing of criticism, and asymmetries that trap experts in double binds. Contemporary expertise thus appears as a field traversed by symbolic and affective struggles, where the very possibility of critical thought is at stake.

Mots-clés/Keywords : expertise, authority, digital platforms, symbolic capital, critical thinking / expertise, autorité, plateformes numériques, capital symbolique, pensée critique

Sommaire

SOMMAIRE	4
CHAPITRE 1 : MULTIPLES EXPERTS ET MULTIPLES CADRES	8
1.1. L'EXPERT QUI CAPITALISE : LA RENTE STATUTAIRE ET MEDIATIQUE	8
1.2. L'EXPERT QUI PRODUIT : LA REGENERATION ET L'OUVERTURE	9
1.3. L'EXPERT AUTO-INSTITUE : LA RECONNAISSANCE PAR LA PROXIMITE ET LA VISIBILITE	9
1.4. LA HIERARCHIE NUMERIQUE : UN NOUVEAU REGIME DE LEGITIMITE	11
1.5. DYNAMIQUES DE TRANSFORMATION ET TRAJECTOIRES EXPERTES	14
1.6. VARIATIONS SECTORIELLES ET CONTRAINTES INSTITUTIONNELLES	14
1.7. FRAGILISATION ET ROBUSTESSE DES LEGITIMITES.....	19
CHAPITRE 2 : L'ECONOMIE EMOTIONNELLE DE L'EXPERTISE	24
2.1. L'AFFECT COMME MONNAIE DE LEGITIMATION	24
2.2. GEOGRAPHIES ET VARIATIONS DES DEVISES AFFECTIVES	26
2.3. MECANISMES DE CHANGE ET ACCUMULATION AFFECTIVE	29
2.4. LABORATOIRE HPI : ANATOMIE D'UN MARCHE AFFECTIF	31
CHAPITRE 3 : MECANISMES D'ATTACHEMENT ET TRANSFORMATIONS SOCIALES DE L'EXPERTISE ..	36
3.1. MECANISMES PSYCHOSOCIAUX DE L'ADHESION EXPERTE	36
3.2. IMPACT DIFFERENTIEL SUR LES PRATIQUES ET INSTITUTIONS	39
3.3. PATHOLOGIES DE L'ECOSYSTEME EXPERT CONTEMPORAIN.....	40
CONCLUSION	42
RÉFÉRENCES	44

Dans les sociétés contemporaines, l'« expert » est devenu une figure omniprésente sur les réseaux sociaux : éducation, orientation professionnelle, neuroscience, coaching, SEO, intelligence artificielle. La grande majorité des freelances et des entrepreneurs se présentent désormais comme experts. Mais ce terme est ambivalent. Il désigne à la fois une compétence potentiellement éprouvée et un rôle social, parfois contesté. Comme l'a montré Andrew Abbott (1988), l'expertise professionnelle ne se réduit pas à la maîtrise technique : elle s'inscrit dans des cercles où différents acteurs se disputent l'autorité légitime sur un problème.

Au-delà de la distinction simpliste entre spécialistes, « vrais », « faux » ou « pseudo » experts, il est plus pertinent de penser l'expertise comme un continuum de légitimités. Collins et Evans (2007) ont proposé une distinction entre l'« expertise contributive », qui repose sur la production effective de nouvelles connaissances, et l'« expertise interactionnelle », qui permet de comprendre un champ et d'y dialoguer sans nécessairement produire soi-même.

Contrairement à Collins et Evans, dont la question centrale est épistémologique et normative (qui peut légitimement contribuer aux décisions techniques ?), le présent cadre interroge la construction sociale des légitimités expertes dans des espaces saturés de discours et propose une typologie. Les deux approches sont complémentaires plutôt que concurrentes. Collins et Evans tracent une frontière entre expertise scientifique et participation des non spécialisés aux débats. La typologie proposée, elle, distingue au sein même des figures expertes contemporaines leur rapport au temps (actualisation vs stagnation) et à la validation (collective vs auto-légitimation). Elle n'explore donc pas seulement qui peut parler, mais comment l'autorité et la légitimité de ceux qui parlent se maintiennent, se régèrent ou se fabriquent ?

Sur cette base, trois figures peuvent être distinguées : **le capitalisateur, le productif et l'auto-institué.**

Il convient toutefois de préciser que ces trois figures ne constituent pas des catégories fermées, mais plutôt des archétypes. Elles doivent être comprises comme des idéaux-types, c'est-à-dire des repères analytiques qui mettent en évidence des logiques dominantes sans prétendre enfermer les individus dans des cases exclusives. Dans la pratique, un même expert peut mobiliser plusieurs registres de légitimation selon les contextes : un universitaire reconnu (capitalisateur) peut adopter des stratégies de vulgarisation proches de l'auto-institué lorsqu'il s'exprime sur les réseaux sociaux ; un praticien de terrain (auto-institué) peut produire des données et entrer dans un circuit de validation scientifique (productif). Ce chevauchement ne réduit pas la pertinence de la typologie, mais rappelle qu'elle vise à éclairer des régularités, non à figer des identités individuelles.

La tension extension/compétence selon les figures expertes

Cette tripartition réactualise le « problem of extension » formulé par Collins et Evans : comment élargir la participation aux débats publics sans affaiblir les critères de compétence nécessaires pour produire, évaluer et appliquer des savoirs fiables ? Cette tension fondamentale ne se manifeste pas de la même manière selon les figures expertes.

Le capitalisateur incarne l'expert adossé à une autorité institutionnelle ou statutaire. Sa légitimité s'ancre dans la reconnaissance d'une université prestigieuse, d'une grande administration, d'un think tank ou d'un cabinet réputé. Il n'a pas besoin de prouver à chaque fois la solidité de ses énoncés : son titre, sa fonction ou son ancienneté suffisent à faire autorité. Ce mode de légitimation assure une grande stabilité à sa parole, qui se trouve relayée dans les

arènes traditionnelles (médias généralistes, commissions officielles, conférences). Mais cette solidité a un revers : elle peut masquer une obsolescence des savoirs mobilisés. Le capitalisateur parle avec la force du statut, mais ses références datent parfois d'un âge d'or révolu et ne sont pas toujours actualisées. Il illustre ainsi une gestion particulière du « problem of extension » : il rend accessible un corpus stabilisé, dont l'avantage est la lisibilité et la continuité, mais au prix d'un décalage avec les savoirs vivants, et d'une tendance à verrouiller l'espace contre des voix émergentes. Sa force est l'autorité héritée ; sa faiblesse, le risque d'immobilisme avec des œillères.

Le productif est celui qui alimente régulièrement le réservoir des savoirs. Sa légitimité repose sur une réflexion active et contemporaine, appuyée sur des validations méthodologiques exigeantes : publications évaluées par les pairs (souvent en accès libre), données empiriques rigoureuses, théories cumulatives et robustes. Il incarne l'exigence épistémique dans sa forme la plus stricte. Mais cette force se transforme en faiblesse dans l'espace public : ses analyses, précises et complexes, demeurent difficilement accessibles aux non-spécialistes. Même lorsqu'il tente la vulgarisation, la technicité du langage, les précautions méthodologiques et discursives, et la densité conceptuelle freinent leur appropriation. Ce paradoxe structurel explique pourquoi le productif, malgré sa contribution décisive à la production de savoirs fiables, peine souvent à transformer cette légitimité scientifique en autorité sociale élargie. Dans un débat télévisé, ses nuances paraissent confuses à côté des slogans simples d'un auto-institué ou aux déclarations péremptives d'un capitalisateur. Dans une réunion ministérielle, ses rapports détaillés pèsent moins qu'un PowerPoint accrocheur d'un capitalisateur, tandis que l'auto-institué n'est même pas convié. Le productif illustre donc l'autre versant du dilemme extension/compétence : maintenir la rigueur méthodologique implique souvent un isolement social, faute de relais qui transforment cette rigueur en discours audible. Sa force est la validité technique et empirique ; sa faiblesse, l'invisibilité médiatique.

L'auto-institué concentre le dilemme de l'extension sous sa forme la plus aiguë. Sa légitimité ne vient pas d'institutions ou de pairs, mais d'une reconnaissance construite directement auprès de ses publics. Il capte l'attention en simplifiant des savoirs complexes, parfois au détriment du sens et de la nuance, en racontant des récits incarnés et en parlant la langue de ceux qui cherchent à comprendre. Son autorité repose sur l'adhésion affective et la proximité biographique. Cette reconnaissance repose sur des mécanismes puissants : fluidité cognitive (« ce que je comprends facilement me paraît vrai »), identification (« il est comme moi »), sincérité perçue et capacité à nommer des inquiétudes diffuses. L'auto-institué satisfait une demande sociale d'intelligibilité immédiate que les circuits académiques ou les experts productifs peinent à combler.

Mais cette force est aussi sa faiblesse. En s'affranchissant des procédures de validation collective (évaluation par les pairs, épreuves empiriques, certification), il ouvre la porte à la diffusion de contenus séduisants, mais épistémiquement fragiles : erreurs conceptuelles, simplifications abusives, fourre-tout idéologiques, voire contre-vérités franches. L'ambiguïté est d'autant plus forte que son autorité n'est pas seulement symbolique : elle conditionne son gagne-pain. La captation d'attention, la fidélisation de communautés et la conversion de cette reconnaissance en capital économique (formations, conférences, coaching, influence) structurent ses incitations. Autrement dit, l'auto-institué vit dans une économie de l'adhésion où chaque publication est aussi une mise en jeu de sa survie professionnelle. Cela accentue la pression à séduire, à simplifier et à occuper la scène, quitte à affaiblir la robustesse des contenus.

L'auto-institué illustre ainsi l'ambiguïté maximale : il démocratise l'accès aux débats qu'il met en scène, mais au prix d'un brouillage profond de la qualité des informations et des débats. Sa force est l'accessibilité et la proximité ; sa faiblesse, l'absence de filtres critiques et la dépendance économique qui l'incite à court-circuiter systématiquement la remise en question de son contenu vulgarisé.

Logiques distinctes de légitimation

Même en distinguant ces trois figures, il demeure que la reconnaissance sociale et la validation technique fonctionnent donc selon deux logiques distinctes, aux temporalités et aux critères différents, qui ne coïncident pas nécessairement. La première privilégie l'efficacité communicationnelle, la résonance émotionnelle et l'utilité perçue ; la seconde valorise la rigueur méthodologique, la reproductibilité et l'insertion dans un corpus scientifique cumulatif. Cette divergence explique pourquoi une parole peut circuler massivement et acquérir une forte crédibilité dans l'espace public tout en restant scientifiquement invalidée ou institutionnellement disqualifiée.

Le succès public de certains discours sur l'intelligence artificielle, les neuroatypiques, la psychologie positive ou les neurosciences appliquées au marketing illustrent parfaitement ce phénomène : des énoncés simplifiés à l'excès, décontextualisés ou extrapolés abusivement rencontrent un écho considérable, car ils répondent à des demandes sociales d'orientation et de sens, indépendamment de leur validité scientifique ou des incohérences des explications. Tous ces champs mobilisent un vocabulaire scientifique pour produire des slogans attractifs et émotionnels d'adhésion. Cette asymétrie entre succès social et pertinence épistémique constitue un défi majeur pour les sociétés contemporaines.

Enjeux démocratiques de la prolifération experte

La figure de l'auto-institué élargit indéniablement la sphère des voix entendues et démocratise l'accès aux débats experts ou pseudo-experts, mais au prix d'une ambiguïté structurelle sur la valeur épistémique de ces voix. L'ouverture démocratique qu'elle incarne est ainsi indissociable du risque de prolifération de contenus invalides précisément parce qu'ils échappent aux dispositifs critiques structurés qui régulent les savoirs académiques et professionnels.

Cette tension n'est pas accidentelle, mais constitutive de l'écosystème contemporain de l'expertise qui s'étend désormais aux réseaux sociaux. Elle pose une question démocratique fondamentale : comment préserver les bénéfices de la diversification des voix expertes (accessibilité, pluralisme, proximité sociale) tout en maintenant des standards de validité partagés nécessaires à la qualité des débats publics ? Comment articuler légitimité sociale et validité épistémique sans sacrifier l'une à l'autre ?

C'est dans cette perspective que s'inscrit l'analyse des dynamiques interactionnelles et des luttes d'autorité qui structurent désormais le champ de l'expertise contemporaine au sein de ses différents cadres.

Ce qui est en jeu, au fond, n'est pas la désignation du « meilleur expert » ni la construction d'un modèle idéal d'expertise. L'enjeu est d'unifier les savoirs de manière à ce qu'ils puissent être traduits et transmis de manière cohérente à l'ensemble des publics. Car si les opinions et les interprétations resteront nécessairement plurielles, les dissonances les plus délétères naissent du fait que tous n'ont pas accès à un socle commun de savoirs validés. Autrement dit, garantir

l'égalité d'accès à une base de savoir commune ne supprime pas la divergence, mais en limite les distorsions, et constitue une condition minimale de toute discussion démocratique éclairée, quel que soit le cadre ou le statut des participants.

Chapitre 1 : Multiples experts et multiples cadres

1.1. L'expert qui capitalise : la rente statutaire et médiatique

L'expert capitalisateur fonde son autorité sur un acquis figé, qu'il s'agisse d'un diplôme prestigieux obtenu plusieurs décennies auparavant, d'un papier de recherche ou d'un ouvrage de référence dont les concepts n'ont pas continué d'être explorés en fonction des mutations, ou d'une expérience passée a priori indépassable. Sa pratique repose sur la répétition des mêmes contenus, outils et exemples, qu'il fait évoluer, mais sans réelle ouverture aux nouveautés de son champ. Ces indicateurs doivent être lus de manière contextuelle, certains champs privilégiant la publication empirique, l'expérimentation, d'autres la mise à jour de protocoles ou de pratiques scientifiques. Pour donner un exemple, en qualité de vie au travail, certains intervenants continuent de s'appuyer sur des référentiels conçus dans les années 1990, centrés presque exclusivement sur la prévention du stress. Bien que la recherche ait, depuis, intégré des dimensions comme le télétravail, les nouvelles formes de gouvernance ou l'impact du numérique. Ces experts reconduisent pourtant les mêmes grilles et outils, rarement actualisés. Leur autorité repose alors plutôt sur leur notoriété passée, entretenue par les institutions et les médias que sur la pertinence de leurs apports présents. Ce fonctionnement illustre ce que Bourdieu (1980) décrit comme l'accumulation d'un capital symbolique : une reconnaissance antérieure se transforme en rente, indépendamment de la qualité actuelle des apports. Untel a eu un « prix nobel » en 1926, même si, depuis sa découverte a été contredite, cela reste un personnage indétrônable et sa voix continue d'être portée comme indiscutable, non pas en raison de la validité actuelle de ses travaux, mais parce que son capital symbolique fonctionne comme une garantie auto-entretenu de légitimité.

Robert Merton (1968) a théorisé ce phénomène sous le nom d'effet Matthieu : plus un individu est reconnu, plus il continue d'accumuler de la reconnaissance, même si ses contributions ne sont plus actualisées. Le capitalisateur bénéficie de ce mécanisme, son autorité étant entretenue par les institutions, les médias ou les bénéficiaires, qui continuent de le solliciter ou citer ses travaux en argumentaire parce qu'il est déjà reconnu. À cela s'ajoute le biais d'autorité (Milgram, 1963 ; Cialdini, 2001), qui confère à ses titres et à son ancienneté un poids disproportionné.

Le problème n'est pas nécessairement l'absence de compétence, mais la stagnation et la rigidité à l'ouverture aux idées novatrices dans son champ : le capitalisateur se maintient dans un rôle d'expert reconnu, tout en s'éloignant progressivement des savoirs vivants. Dans les domaines sensibles comme l'éducation, la santé, la santé au travail ou le numérique, cette rigidité produit des effets concrets. Elle se traduit par des méthodes obsolètes, des outils inadaptés et des recommandations qui ne tiennent pas compte des transformations sociales et scientifiques. Dans le champ de la QVT, par exemple, on retrouve fréquemment des intervenants qui mobilisent des référentiels datant de plus de vingt ans, ignorant la littérature récente sur la santé au travail et les risques psychosociaux.

L'autorité experte ne dépend pas uniquement de la qualité des savoirs produits. Elle se construit aussi dans des jeux de pouvoir où certains acteurs fixent les critères de légitimité. Comme l'a montré Bourdieu (1980), le capital symbolique accumulé par les élites intellectuelles leur permet de définir ce qui compte comme « savoir légitime ». Dans ce cadre, la distinction entre « intellectuels » et « semi-intellectuels » que j'ai déjà opéré dans un de mes articles, illustre bien la manière dont certains conservent l'exclusivité de la reconnaissance, tandis que d'autres cherchent à s'en approcher sans en maîtriser tous les codes. Cette logique explique pourquoi des experts capitalisateurs, parfois peu actualisés, conservent pourtant leur statut : leur reconnaissance est entretenue par le champ lui-même, qui verrouille l'accès aux nouvelles figures d'autorité.

1.2. L'expert qui produit : la régénération et l'ouverture

Cet expert maintient dans le temps un rapport actif et réflexif à sa discipline. Sa légitimité repose sur un processus continu de régénération du savoir : intégration des publications récentes, mise à l'épreuve des modèles dans des contextes variés, développement de nouvelles hypothèses, reconnaissance des limites de ses approches. Cette posture correspond à l'habitus scientifique décrit par Bourdieu (2001), fondé sur la remise en cause permanente des évidences et sur l'attention portée aux évolutions du champ.

Concrètement, cela se traduit par une veille constante sur les avancées de la recherche, l'écoute de concepts émergents, des mises à jour régulières de ses formations ou interventions, la recherche de collaborations interprofessionnelles et la publication de résultats empiriques ou de réflexions méthodologiques. Dans le champ de l'orientation, cela signifie suivre les travaux sur la motivation (Deci & Ryan, 2000), la métacognition (Efklides, 2008) ou les spécificités des élèves à haut potentiel (Guignard & Zenasni, 2004). Dans le champ de la santé, cela suppose d'intégrer les débats actuels sur les approches pluridisciplinaires. En qualité de vie au travail, cela exige de prendre en compte les recherches récentes sur l'impact du télétravail et des nouveaux modes de management. Ces experts actualisent leurs outils, confrontent leurs réflexions et pratiques dans des groupes de pairs et publient régulièrement des analyses. Cette dynamique réflexive illustre une expertise vivante : leur autorité ne repose pas seulement sur un statut acquis, mais sur une production continue, capable de s'adapter à des contextes nouveaux et de répondre à des situations inédites.

L'expert productif illustre en définitive ce que Schön (1983) appelle la pratique réflexive : une compétence qui ne consiste pas seulement à appliquer un savoir, mais à l'adapter, le contextualiser et surtout le discuter pour l'enrichir. Son autorité ne repose donc pas sur le passé, mais sur une actualisation de sa pensée, qui bénéficie à la communauté si tant est qu'elle soit largement relayée. Je valorise explicitement l'expert productif. Ce choix n'est pas moral, mais éthique et épistémique : dans les domaines où les décisions affectent durablement des trajectoires (éducation, santé, numérique), l'exigence de mise à jour, de confrontation et de transparence constitue la seule garantie d'une utilité sociale durable. Cette préférence, assumée, n'exonère pas d'une critique.

1.3. L'expert auto-institué : la reconnaissance par la proximité et la visibilité

Une troisième figure, longtemps marginale faute de tremplin institutionnel, a pris une place croissante avec le développement des réseaux sociaux : celle de l'expert auto-institué. Sa légitimité s'appuie d'abord sur son expérience de vie et sur des compétences transversales,

souvent surexploitées ou réarrangées pour soutenir un narratif et une posture. Elle peut aussi se construire à partir d'une reconversion rapide, d'une volonté affirmée ou d'une « épiphanie », d'une formation brève ou encore d'un parcours atypique. L'enjeu ne réside pas tant dans l'expérience en elle-même que dans sa transformation en récit d'expertise, c'est-à-dire la conversion d'éléments biographiques en arguments d'autorité.

Cette posture d'expertise, dans le cadre des réseaux sociaux, est d'autant plus difficile à contester qu'elle repose aussi sur d'autres expert-institués qui s'auto-valident, dans une logique hiérarchique d'influence dont l'évaluation se fait sur la base du nombre de followers et des indicateurs de visibilité qui tiennent lieu de marqueurs de légitimité.

La littérature reconnaît que les savoirs issus de l'expérience peuvent enrichir la production de connaissances lorsqu'ils sont confrontés collectivement et intégrés dans des dispositifs de validation (Callon, Lascoumes & Barthe, 2001 ; Epstein, 1996). Or, dans le cas de l'auto-institué, cette mise à l'épreuve est le plus souvent absente. Les concepts sont mobilisés de façon superficielle ou transformés pour coller aux attentes du public (Bourdieu, 1984 ; Nichols, 2017). Le registre émotionnel est privilégié pour renforcer l'adhésion et l'identification, dans ce qu'Illouz (2006) a décrit comme du capitalisme émotionnel.

Un exemple éclairant se trouve dans le champ des hauts potentiels : la manière dont le concept clinique de "faux self" (Winnicott), complexe et resté discuté sans validation scientifique large, a été transformé en un slogan de "masque social". Ce glissement, opéré par certains auto-institués, simplifie abusivement une notion subtile pour la rendre parlante au grand public. Il sert alors un double objectif : renforcer l'image d'expertise en s'adossant à une référence clinique, et créer une demande d'accompagnement en pathologisant des situations ordinaires. Présenté comme un inévitable pour ces profils, ce récit devient à la fois anxigène et porteur de promesses de libération. Il en résulte un besoin artificiel, entretenu par l'autorité charismatique du narrateur, et en l'absence totale de nuance ou de réalité clinique ou scientifique. À ce socle de la narration viennent donc s'ajouter deux mécanismes structurants. Le premier, l'autorité charismatique (Weber, 1922/1978), qui suscite l'adhésion par le style, l'assurance, l'empathie ou la proximité affective. Le second tient aux dynamiques de micro-célébrité propres aux réseaux sociaux, où la visibilité, la répétition et la maîtrise des codes de storytelling se substituent en partie à la reconnaissance académique (Senft, 2013 ; Abidin, 2018). Ces dynamiques sont amplifiées par des relations parasociales : les publics perçoivent le créateur comme une présence familière et le défendent face aux critiques, parfois avec vigueur (Horton & Wohl, 1956). Dans des environnements polarisés s'ajoutent les effets de chambre d'écho et de raisonnement motivé : les informations congruentes sont survalorisées, les dissonantes écartées (Sunstein, 2001 ; Kunda, 1990). Le biais de confirmation renforce encore ce mouvement (Nickerson, 1998), tandis que l'effet Dunning-Kruger opère à double niveau : le public surestime sa capacité à juger de la compétence, et l'auto-institué surestime la sienne, ce qui accroît l'assurance de son propos (Kruger & Dunning, 1999).

Cette figure n'est pas dépourvue d'apports. Elle peut rendre visibles des expériences marginalisées, mobiliser des publics éloignés des institutions et capter des préoccupations émergentes qui peinent à trouver un relais dans les circuits savants. Elle permet parfois d'ouvrir des espaces d'expression et de reconnaissance que les structures établies n'avaient pas anticipés. Ses limites apparaissent toutefois dès qu'il s'agit de produire des recommandations généralisables : faute de validation externe systématique et de confrontation aux pairs, ses mises en œuvre demeurent locales, dépendantes d'un contexte particulier, et fragiles face à des enjeux

complexes. Ces trois figures ne sont pas figées : elles évoluent dans le temps, connaissent des bascules et s'inscrivent dans de véritables trajectoires.

Il est surtout essentiel de comprendre que les experts existent dans leurs propres microcosmes qui ne sont pas véritablement reliés entre eux : ce sont les arènes dans lesquelles ils s'expriment, institutions, médias, réseaux sociaux, qui configurent la façon dont leurs savoirs sont transmis, validés et rendus visibles. L'autorité ne tient pas seulement à ce qu'ils disent ou aux titres qu'ils arborent, mais aux dispositifs qui en déterminent la portée et la crédibilité.

1.4. La hiérarchie numérique : un nouveau régime de légitimité

L'un des phénomènes les plus marquants introduits par les réseaux sociaux est la constitution d'une hiérarchie fondée sur les métriques de visibilité au même titre que dans les organisations scientifiques, mais avec leurs codes propres : nombre de followers, volume de vues, taux d'engagement. Ces indicateurs, initialement pensés comme de simples outils statistiques, fonctionnent désormais comme des marqueurs symboliques de légitimité. Ces métriques créent un cadre d'incitations, mais ne déterminent pas mécaniquement les comportements, les acteurs y réagissent de manière différenciée. Certains jouent pleinement le jeu de la captation attentionnelle, d'autres tentent de contourner ou de subvertir ces logiques (par exemple en publiant moins, mais plus long, ou en refusant certaines pratiques de monétisation). La hiérarchie numérique est donc le produit d'une interaction entre contraintes techniques et stratégies d'acteurs. Dans cet univers, avoir 200 000 abonnés vaut plus qu'un titre académique ou une publication scientifique reconnue. La parole se mesure à sa capacité à mobiliser et fidéliser une communauté, pas seulement la nature des propos ou la rigueur des raisonnements. Cette logique fonde le régime de reconnaissance des experts auto-institués. Leur autorité ne s'appuie pas sur des validations institutionnelles, mais sur l'échelle d'influence perçue que leur confère leur audience numérique. Il faut toutefois préciser que la catégorie des auto-institués n'est pas homogène. Elle recouvre des profils très variés : du vulgarisateur scientifique rigoureux qui s'astreint à des standards de preuve, jusqu'au coach en développement personnel dont la légitimité repose presque exclusivement sur la narration biographique et l'effet communautaire. Les stratégies de rapport à la critique, au doute ou à la confrontation empirique varient considérablement entre ces figures, et il serait réducteur de les assimiler systématiquement. Les « pairs » avec lesquels ils se reconnaissent et se comparent ne sont pas des chercheurs, praticiens ou professionnels reconnus dans un champ en lien avec leur activité, mais d'autres influenceurs évoluant dans la même catégorie de visibilité. La validation devient ici aussi circulaire : un auto-institué gagne en crédibilité parce qu'il est suivi ou relayé par d'autres figures à forte audience, dans un système d'homologation mutuelle qui fonctionne comme un substitut à l'évaluation critique par les pairs, mais sans aucun fond.

Par conséquent, l'auto-institué tend à rester sourd aux discours qui contredisent directement ses idées. Ce refus obéit à un mécanisme qui semble contradictoire : d'un côté, ces contestations n'affectent en rien l'adhésion de sa communauté, déjà acquise et souvent imperméable à la critique externe, voire ouvertement défenderesse ; de l'autre, il lui est structurellement impossible de les intégrer sans fragiliser sa position de sachant, puisque toute remise en cause entamerait à la fois sa légitimité symbolique et la viabilité économique de son rôle. Ce mécanisme est auto-renforçant : plus l'auto-institué persiste à ignorer les critiques, plus sa communauté l'interprète comme une preuve de cohérence et de courage face à l'hostilité extérieure, « il tient bon face aux attaques », ce qui verrouille encore plus le cercle, accroît encore son capital d'autorité interne et annihile la possibilité d'un débat ouvert et productif. Sa légitimité et, très souvent, son modèle économique reposent sur la constance et la cohérence de

son image et de son discours auprès de sa communauté. Reconnaître une erreur majeure, dans un discours ou une posture qu'il tient depuis des années ou des mois, nuancer une position ou intégrer une contradiction pourrait, dans certains domaines, revenir à saper le socle de confiance qui fonde sa relation avec ses suiveurs. Le coût symbolique et financier d'une telle remise en question est trop élevé.

En pratique, cette hiérarchie numérique génère un cercle fermé. Les auto-institués sélectionnent comme interlocuteurs ou références ceux qui appartiennent à leur « catégorie » d'influenceur, c'est-à-dire ceux dont la taille d'audience est comparable ou supérieure et qui ont compris qu'il faut se soutenir publiquement sans jamais se critiquer. Cette sélectivité engendre une stratification interne du champ numérique : en haut, quelques figures dominantes, dont les propos façonnent des communautés massives ; en bas, une multitude de voix minorées, souvent inaudibles, quelle que soit leur pertinence. Le nombre de followers agit ainsi comme un filtre de crédibilité préalable : ce qui est dit par un compte peu suivi est perçu comme négligeable, indépendamment de la valeur de l'idée ou de l'argument.

Le paradoxe est évident. Dans l'univers académique, la validation se construit par des procédures exigeantes, mais lentes (relecture par les pairs, confrontation empirique, répliation des résultats). Dans l'univers numérique, elle repose sur des indicateurs rapides, mais pauvres : clics, likes, partages. Le premier modèle valorise la robustesse au prix de la lenteur et de l'inaccessibilité, le second valorise la réactivité et l'accessibilité au prix de la superficialité. Entre ces deux régimes, les frictions sont permanentes. Les experts productifs ou capitalistes apparaissent inaudibles dans les espaces dominés par les auto-institués, tandis que ces derniers restent perçus comme illégitimes dans les circuits institutionnels.

Ce mécanisme n'est pas sans effets sociaux. La hiérarchie numérique tend à verrouiller les communautés dans des bulles cognitives : les idées contradictoires sont disqualifiées d'emblée et ne sont jamais critiquées sur le fond. Cela renforce les logiques de chambre d'écho et accentue la polarisation des débats. En outre, cette hiérarchie confère un avantage structurel à ceux qui maîtrisent les codes de la captation attentionnelle (storytelling, simplification, émotion), au détriment des formes de discours plus rigoureuses et nuancées.

Enfin, il faut souligner que cette logique de hiérarchisation par l'audience renforce la dépendance économique des auto-institués. Leur crédibilité est indissociable de leur business : formations en ligne, coaching, conférences ou partenariats commerciaux. Le maintien de l'influence conditionne leur survie professionnelle. Cette dépendance alimente un biais systémique : ils sont incités à consolider leur cohérence interne et leur pouvoir d'attraction, plutôt qu'à exposer leur discours à des épreuves critiques susceptibles de les fragiliser.

La hiérarchie numérique constitue ainsi une forme nouvelle d'autorité quasi performative. Elle démocratise l'accès à la parole experte en donnant à chacun la possibilité de s'instituer comme expert, pour peu qu'il maîtrise les codes de l'attention, rythme des publications, storytelling, viralité, engagement communautaire. Cette ouverture élargit indéniablement la scène publique, mais elle s'accompagne de nouvelles fragilités ainsi que d'une opacité et d'un enfermement cognitif qui rendent les débats plus polarisés et moins perméables à la contradiction. Elle illustre de manière exemplaire le déplacement contemporain des critères de légitimité : d'une validation institutionnelle fondée sur la rigueur scientifique vers une reconnaissance indexée sur la métrique de l'attention.

La distinction entre univers académique et univers numérique ne doit cependant pas être caricaturée. Certains espaces numériques maintiennent des standards élevés de rigueur, sites, blogs ou chaînes scientifiques, podcasts animés par des chercheurs, tandis que certaines

instances académiques ne sont pas exemptes de biais, de rigidités institutionnelles ou de logiques d'entre-soi. Il ne s'agit donc plus vraiment de deux mondes hermétiques qui s'opposent, mais plutôt d'un continuum de régimes de validation, traversés par des hybridations croissantes.

Depuis les années 2010, avec l'essor des réseaux sociaux et de la vidéo en ligne, ces frontières se sont encore déplacées. De nombreux capitalisateurs et productifs investissent les plateformes numériques en adoptant partiellement les codes de l'audience : professeurs reconnus publiant des chaînes YouTube, chercheurs vulgarisant sur LinkedIn, praticiens traduisant leurs travaux dans des formats accessibles. Inversement, certains auto-institués cherchent à faire valider leurs pratiques par des publications académiques, des certifications ou des partenariats institutionnels. Ces trajectoires hybrides brouillent la dichotomie entre rigueur savante et légitimité numérique, et montrent que les régimes de validation tendent à s'articuler plutôt qu'à s'exclure totalement.

Ce mécanisme se décline différemment selon les profils. D'un côté, on trouve des auto-institués « purs », typiques de l'accompagnement ou de la formation et du coaching, en bien-être, relationnel ou de la santé mentale, etc., dont l'autorité repose principalement sur la narration biographique, l'émotion et l'adhésion communautaire. De l'autre, on observe des figures hybrides, comme certaines chaînes de vulgarisation scientifique où des experts académiquement formés investissent les codes numériques du storytelling et de la viralité tout en maintenant un ancrage méthodologique rigoureux. Ces hybridations rappellent que la frontière entre savoirs validés et captation attentionnelle n'est pas stricte : des acteurs issus de circuits institutionnels peuvent emprunter les outils des auto-institués, tout en conservant un rapport entier aux procédures critiques et aux épreuves empiriques.

Cette dynamique est amplifiée par le rôle croissant des « gardiens » de la visibilité : animateurs de podcasts dominants, youtubeurs à forte audience, curateurs d'audience. Ces figures fonctionnent comme de véritables arbitres de crédibilité, sélectionnant et hiérarchisant les voix en invitant tour à tour chercheurs académiques et acteurs issus de l'écosystème numérique. Être accueilli dans ces espaces vaut parfois, dans certains domaines (management, santé, relationnel, entrepreneuriat, etc.), beaucoup plus en termes de reconnaissance publique qu'une publication scientifique dans une revue spécialisée. Si l'on compare en termes d'audience réelle, l'écart est saisissant. Un article scientifique, même publié dans une revue prestigieuse, est souvent lu par quelques milliers de pairs au maximum, là où un influenceur numérique « moyen », disposant de 100 000 abonnés, touche instantanément une population bien plus large et encore plus sur le temps long. La logique de visibilité se traduit donc directement en capacité d'influence : la valeur de vérité reste du côté académique, mais la puissance de diffusion penche massivement du côté des arènes numériques. Cet écart, structurel, explique pourquoi les hiérarchies traditionnelles de l'expertise se trouvent déstabilisées. Aux États-Unis, des chaînes YouTube de psychologie ou de santé dépassent régulièrement les millions de vues, quand les articles académiques les plus prestigieux touchent seulement quelques lecteurs spécialisés.

Il faut toutefois rappeler que cette hiérarchisation par l'audience a des effets structurels. Elle tend à verrouiller les communautés dans des bulles cognitives, où les critiques externes sont rejetées d'emblée et interprétées comme des attaques hostiles.

1.5. Dynamiques de transformation et trajectoires expertes

L'expertise doit être pensée comme une trajectoire. Les figures d'experts productif, capitalisateur et auto-institué ne sont pas des catégories strictement séparées : elles représentent des positions possibles dans un cycle de vie de l'expertise. Un expert productif peut, au fil du temps, se transformer en capitalisateur lorsqu'il cesse de renouveler ses pratiques et se repose sur son capital symbolique accumulé. À l'inverse, un auto-institué peut évoluer vers une reconnaissance plus durable lorsqu'il confronte ses pratiques à l'évaluation collective, publie des travaux validés ou intègre des collaborations interprofessionnelles. Ces bascules s'opèrent souvent à des moments critiques : l'arrivée de nouvelles générations, une crise sociale qui redistribue les légitimités, un changement technologique qui rend obsolètes certaines pratiques, ou encore une retraite qui met fin à une dynamique de production. Penser l'expertise en termes de trajectoire permet donc d'ouvrir la voie à des recherches longitudinales, suivant les transformations de profils sur cinq ou dix ans pour identifier les conditions d'évolution ou de stagnation.

Ces trajectoires varient fortement selon les secteurs et tous les champs n'offrent pas les mêmes conditions de légitimation ni les mêmes rythmes d'innovation, de plus, ces évolutions s'inscrivent dans de véritables cycles de carrière, analysés de longue date par la sociologie. Penser l'expertise comme trajectoire invite à mobiliser l'étude des carrières (Hughes, 1958 ; Becker, 1963 ; Strauss, 1978). Ces travaux montrent que les trajectoires professionnelles se déploient rarement de manière linéaire : elles s'organisent plutôt en cycles comportant des phases d'émergence, de consolidation, d'institutionnalisation et parfois de déclin. **Dans la phase d'émergence**, l'expert se distingue par l'originalité de ses apports : nouveaux outils, concepts ou pratiques qui le démarquent de ses pairs.

La consolidation correspond au moment où ces apports sont reconnus collectivement, par des publications, des postes institutionnels ou des invitations régulières à s'exprimer.

L'institutionnalisation survient lorsque cette reconnaissance se transforme en capital symbolique accumulé, conférant une autorité durable, parfois indépendamment de la production effective de nouveaux savoirs. C'est à ce stade que peut apparaître le basculement vers le capitalisateur : la productivité scientifique ou professionnelle décroît, mais le statut acquis continue de produire de la légitimité.

Enfin, la phase de déclin intervient lorsque le corpus défendu n'est plus aligné avec les évolutions du champ, que ce soit en raison de changements technologiques, de nouvelles générations d'experts, etc. Les *turning points* (Strauss, 1977) permettent d'apprécier ces moments critiques : ils marquent les bifurcations où une trajectoire peut basculer d'un type à l'autre. La crise sanitaire du Covid-19 a fourni un exemple particulièrement visible : certains médecins jusque-là relativement confidentiels sont devenus des figures publiques majeures (émergence accélérée), tandis que d'autres, figés dans des modèles dépassés, ont vu leur crédibilité s'effondrer (déclin brutal). L'expertise évolue en fonction de trajectoires individuelles, de contextes collectifs et d'événements critiques qui redistribuent les légitimités.

1.6. Variations sectorielles et contraintes institutionnelles

Les écosystèmes d'expertise se déploient chacune dans un cadre social déterminé. Chaque domaine professionnel façonne ses propres terres du savoir, articulant légitimité, innovation et reconnaissance publique. Ils émergent de l'interaction entre contraintes matérielles, temporalités spécifiques et rapports de force institutionnels. Comme l'ont montré Bourdieu (1976) avec la notion de champ ou Abbott (1988) avec sa théorie des systèmes de professions, les dynamiques d'expertise sont toujours situées dans des régimes de concurrence structurés.

Les architectures variables de la légitimité

En médecine, la forte institutionnalisation de la formation et de la certification, concours, internat, spécialisation, et le poids des instances de validation (Haute Autorité de santé, Académie nationale de médecine, revues comme *The Lancet*) produisent des trajectoires où l'autorité repose autant sur la réussite des études, l'ancienneté et la position hiérarchique que sur l'innovation scientifique. Le capital symbolique (Bourdieu, 1984) s'y accumule au fil des nominations et responsabilités, renforçant les capitalisateurs, dont la légitimité s'appuie sur des hiérarchies consolidées plutôt que sur des découvertes ponctuelles.

À l'opposé, l'intelligence artificielle évolue dans un champ marqué par l'accélération : paradigmes renversés en quelques années, frontières brouillées entre recherche académique, industrie et expérimentation individuelle. La reconnaissance peut venir d'un article sur *arXiv*, d'un prix à NeurIPS ou d'un simple dépôt de code sur GitHub repris par des milliers de développeurs. Les auto-institués prospèrent ici parce que l'innovation rapide rend obsolètes les tentatives de certification institutionnelle. Toutefois, l'émergence de régulations européennes sur l'IA ou la constitution de comités éthiques internes (Google DeepMind, OpenAI) introduit des temporalités plus lentes, révélant la coexistence de cycles courts et longs au sein d'un même champ.

Entre ces pôles, l'orientation scolaire et professionnelle illustre un cas hybride. Des chercheurs productifs (Duru-Bellat, 2015 ; Blanchard et al., 2018) produisent des travaux rigoureux sur les inégalités scolaires, la reproduction sociale (Bourdieu & Passeron, 1970) ou l'efficacité des dispositifs d'accompagnement. Pourtant, leur impact sur les pratiques reste limité. Les conseillers d'orientation, les responsables de formation ou les décideurs continuent de s'appuyer davantage sur des routines héritées et des savoirs d'expérience, souvent articulés autour de logiques d'insertion reposant sur les tests psychotechniques, que sur les résultats de la recherche. Ici, l'expertise académique se heurte à des systèmes façonnés par les capitalisateurs, ONISEP en France, Career Services dans les universités nord-américaines, qui verrouillent la circulation des innovations afin de préserver une cohérence institutionnelle et maintenir leur rôle central dans la régulation des trajectoires.

Les dialectiques de l'innovation et de la stabilité

Ces variations ne se conçoivent avec clarté qu'en tenant compte des temporalités différentielles. L'innovation médicale s'inscrit dans des cycles longs : essais cliniques, validations réglementaires, diffusion progressive. L'innovation numérique, au contraire, suit des rythmes accélérés où une technologie peut être dépassée avant d'être régulée. Mais les frontières restent souples : la télémédecine combine validation médicale et rapidité numérique, tandis que la régulation de l'IA introduit des ralentissements comparables aux processus médicaux.

Ces temporalités conditionnent l'implantation de nos trois figures :

- Les capitalisateurs prospèrent là où la stabilité permet l'accumulation lente d'autorité et la consolidation institutionnelle.
- Les productifs se concentrent sur la production soutenue de savoirs, qu'elle soit validée par les pairs, diffusée dans des réseaux professionnels ou appropriée par des communautés, ou qu'ils trouvent des espaces de reconnaissance, même si leur intégration dans les pratiques reste inégale.

- Les auto-institués prolifèrent dans les environnements non contrôlés où l'accélération rend caduc tout filtre institutionnel et où la visibilité médiatique supplante les mécanismes de validation classique.

Hybridations et repositionnements

Ces logiques ne figent pas les acteurs dans un rôle unique. Elles créent des incitations différentielles que certains contournent ou exploitent. Un médecin peut se médiatiser et court-circuiter la hiérarchie hospitalière (Cymes, Raoult), transformant un capitalisateur en auto-institué. Un développeur en intelligence artificielle peut d'abord se construire comme auto-institué à travers un blog technique ou un projet open-source, puis chercher la reconnaissance productive en publiant dans le *Journal of Artificial Intelligence Research*. Un chercheur en sciences de l'éducation peut capitaliser son expertise en intégrant des instances comme le CEREQ ou l'UNESCO, ou en diffusant ses travaux sur des plateformes ouvertes comme Zenodo ou HAL.

Ces repositionnements se heurtent toutefois à des dispositifs qui verrouillent partiellement la circulation. Les plateformes présentées comme ouvertes, telles que HAL ou *The Conversation*, fonctionnent en réalité comme des verrous de légitimité : elles offrent une visibilité, mais en réservant l'accès aux acteurs déjà adossés à des institutions ou reconnus par elles. Ces filtres réaffirment le pouvoir des capitalistes, même dans des espaces où l'on pourrait croire que la logique numérique redistribue les cartes.

Ces dynamiques montrent bien que les figures d'expertise ne sont pas des essences, mais des positions relationnelles (Abbott, 2005). Elles se chevauchent, se déplacent et se recomposent selon les volontés individuelles, les objectifs institutionnels, les mutations technologiques, les évolutions réglementaires et les déplacements de l'attention publique.

Peut-on parler d'écologie des expertises ?

Chaque domaine professionnel constitue un écosystème singulier où coexistent, en proportions variables, capitalistes, productifs et auto-institués. Mais cette coexistence ne relève pas d'un simple pluralisme : elle s'organise en interdépendances et en hiérarchies. Les capitalistes tendent à délégitimer les auto-institués, perçus comme des amateurs ou des intrus. Les productifs, de leur côté, contestent la légitimité de capitalistes trop éloignés de la recherche active, tout en dénonçant la surmédiatisation des auto-institués. Quant aux auto-institués, ils ne sont pas forcément indifférents à une validation académique, mais construisent leur légitimité ailleurs : ils se passent de la validation par les pairs, en lui substituant la reconnaissance de communautés, l'adhésion d'un public ou la visibilité médiatique.

Ce ne sont donc pas seulement des relations de complémentarité, mais aussi des rapports de domination et d'exclusion. Comme l'a montré Latour, 1987, dans « *Science in Action* », la circulation des savoirs s'accompagne toujours de luttes pour définir qui a le droit de parler au nom de la vérité. L'évolution des expertises se joue dans ces tensions : stabiliser, renouveler, médiatiser. Ces figures incarnent des manières différentes d'articuler savoir, pouvoir et reconnaissance sociale. Et c'est dans les frictions entre institutions, innovations et publics que se dessinent les futurs régimes de légitimité et d'écoute.

Interdépendances et tensions

Les trois figures se développent conjointement et coexistent dans des écosystèmes d'expertise où elles s'influencent, s'opposent et parfois se recomposent. Ces relations ne suivent pas une trajectoire linéaire allant des productifs vers les auto-institués, puis des auto-institués vers les capitalisateurs. Elles sont multidirectionnelles et instables, formant des circulations où chacun peut tantôt initier, tantôt subir, tantôt transformer.

Les productifs assurent la production continue de savoirs rigoureux. Ils constituent la source conceptuelle de nombreux débats, mais fonctionnent aussi comme instances critiques, capables de déconstruire des notions trop vite popularisées. Leur lenteur apparente n'est pas inertie : elle garantit une capacité à stabiliser et objectiver les débats.

Les auto-institués agissent comme accélérateurs d'attention. Ils traduisent et diffusent des concepts complexes en formats accessibles et immédiatement opérationnels. Mais certains de leurs discours, massivement médiatisés, finissent par orienter les agendas de recherche eux-mêmes. L'exemple du "télétravail heureux" est éclairant : porté dès 2015-2016 par des consultants et cabinets de coaching, il a suscité ensuite des enquêtes systématiques de chercheurs en ergonomie et sociologie du travail (Clot, Gollac). Ce n'est donc pas seulement un flux descendant, mais aussi une remontée d'attention : la médiatisation crée des objets de recherche.

Les capitalisateurs encadrent et institutionnalisent. Ils donnent une légitimité officielle en intégrant certains concepts dans des référentiels (par ex. les guides de l'ANACT sur le télétravail, les recommandations du ministère du Travail sur la prévention des risques psychosociaux, les normes ISO sur la santé organisationnelle). Mais leur rôle est aussi concurrentiel : en sélectionnant ce qui mérite d'être reconnu, ils excluent d'autres approches et verrouillent l'accès aux financements de formation, aux appels à projets ou aux marchés publics.

Les frontières restent poreuses : certains productifs deviennent médiatiques, certains auto-institués développent une rigueur scientifique, certains capitalisateurs adoptent des stratégies de communication proches des auto-institués. Les trajectoires brouillent les catégories, mais les luttes de légitimité persistent.

Trois logiques de circulation

Trois grandes dynamiques structurent ces écosystèmes :

- **Circulation descendante** : concepts produits par les productifs (ex. charge cognitive) → vulgarisés par des auto-institués (programmes de formation "clé en main") → repris par les capitalisateurs (référentiels ANACT, normes ministérielles).
- **Circulation ascendante** : thèmes popularisés par des auto-institués (ex. "télétravail heureux") → investigués par les productifs (études sur charge mentale et isolement) → cadrés par les capitalisateurs (rapports officiels du ministère du Travail, guides de l'ANACT).
- **Circulation transversale** : coalitions temporaires entre figures. Ainsi, certains chercheurs et institutions s'alignent pour dénoncer les "bullshit jobs" du conseil QVT, car, derrière ces luttes se jouent des enjeux très concrets : budgets de formation continue, marchés publics d'accompagnement, postes de référents QVT dans les entreprises. Ces affrontements ne sont pas de simples disputes théoriques, mais des compétitions pour l'accès aux ressources et la reconnaissance publique.

Ce ne sont pas les seules logiques, mais elles éclairent les trajectoires récurrentes de l'écosystème : stabiliser, médiatiser, légitimer, et, toujours, arbitrer qui peut parler au nom de l'expertise.

Les publics, salariés, managers de proximité, syndicats ne peuvent être réduits à de simples récepteurs passifs des expertises produites ailleurs. Ils testent, contestent et adaptent les dispositifs proposés, valident empiriquement, mais jouent aussi un rôle d'arbitre dans la lutte pour la légitimité. Un outil promu par des auto-institués peut être discrédité s'il échoue dans sa mise en œuvre concrète, mais, inversement, des retours d'expérience positifs peuvent propulser un concept encore marginal vers une reconnaissance institutionnelle. Dans certains cas, les syndicats ou collectifs de salariés deviennent eux-mêmes producteurs d'expertise, en publiant des rapports alternatifs ou en lançant des actions judiciaires qui forcent les institutions à revoir leurs référentiels. Ces publics ne sont donc pas seulement co-producteurs : ils peuvent être déstabilisateurs, imposant des épreuves pratiques qui redistribuent les rapports de force sur l'expertise.

Les temporalités des écosystèmes d'expertise varient fortement. Des crises, réglementations ou scandales viennent rompre les équilibres. La pandémie de Covid-19, par exemple, a propulsé certains auto-institués qui proposaient des recettes rapides pour "tenir à distance", mais elle a aussi ouvert un espace d'écoute inédit pour des productifs qui travaillaient depuis des années sur la charge cognitive, l'isolement et les conditions du télétravail. Ces événements ne sont pas de simples parenthèses : ils laissent des traces durables, créent de nouveaux acteurs (consultants en télétravail) et accélèrent l'adhésion ou la légitimation de certains thèmes (santé mentale, droit à la déconnexion).

Les controverses jouent un rôle central. Elles fonctionnent comme des épreuves de vérité où chaque figure d'expertise est contrainte de dévoiler ses positions, ressources et alliances. Les affrontements publics autour du "bonheur au travail", de la QVT instrumentalisée comme outil de performance, ou encore des programmes de "résilience individuelle" en sont des exemples parlants.

Ces disputes ne sont pas juste des divergences d'opinion et des discours argumentés isolés. Elles prennent corps dans des tribunes médiatiques, des colloques scientifiques, des campagnes syndicales ou des rapports commandés par les ministères. Les productifs mobilisent des enquêtes empiriques et des données statistiques pour démontrer les limites des approches simplistes ; les auto-institués brandissent témoignages, récits inspirants et visibilité médiatique pour séduire les décideurs ; les capitalisateurs, eux, s'appuient sur leur pouvoir réglementaire ou budgétaire pour imposer une définition légitime de ce qui "compte" comme qualité de vie au travail.

Ces controverses révèlent souvent des coalitions temporaires. On voit des productifs et des capitalisateurs s'allier pour dénoncer des pratiques jugées trompeuses ou "non sérieuses", comme, des formations de QVT réduites à de la relaxation ou du yoga sans prise en compte de l'organisation du travail. Mais à l'inverse, certains auto-institués parviennent à convaincre des entreprises de relayer leurs approches, marginalisant ainsi des recherches trop critiques.

Derrière ces disputes symboliques se jouent des enjeux très matériels : l'accès à des financements publics et privés, la captation des budgets de formation et de conseil, la conquête de parts de marché dans le secteur du bien-être au travail, mais aussi la visibilité dans les médias ou les nominations à des postes d'expertise (comités ministériels, commissions parlementaires,

comités scientifiques d'entreprise). Chaque controverse redistribue ainsi les positions relatives des acteurs, en sélectionnant certains discours comme légitimes et en en excluant d'autres.

La controverse ne doit pas être confondue avec un espace d'esprit critique au sens normatif du terme. Elle peut être perçue comme un espace d'élévation du débat collectif, mais constitue surtout un mécanisme central de l'écosystème des expertises. Elle fonctionne comme une épreuve où se déploient des rapports de force : qui s'impose comme interlocuteur légitime, qui est marginalisé, qui captera les financements, marchés de la formation, postes d'expertise, tribunes médiatiques. Toutes les controverses n'ont cependant pas la même intensité régulatrice. Certaines restent périphériques et éphémères, d'autres jouent un rôle décisif en redéfinissant durablement les frontières de la légitimité. Ces controverses structurantes dessinent des frontières instables parce qu'elles sont sans cesse renégociées, relatives parce qu'elles dépendent des coalitions et des contextes, mais contraignantes parce qu'elles produisent des effets sociaux tangibles : elles déterminent ce qu'il est socialement acceptable de penser et de dire, mais aussi l'accès aux savoirs, à la reconnaissance publique et à la hiérarchie des positions, en redistribuant concrètement qui peut parler au nom de l'expertise.

Historiquement, les équilibres en QVT n'ont cessé de se reconfigurer. Dans les années 1980, les capitalisateurs dominaient largement avec des approches centrées sur la productivité et la prévention technique des risques. Dans les années 2000-2010, l'essor des approches centrées sur le bien-être et la santé mentale a ouvert un espace aux auto-institués, coachs, consultants, influenceurs, qui ont capté une partie du marché de la formation et du conseil. Aujourd'hui, la transformation numérique, la plateformes et l'intelligence artificielle réorganisent à nouveau le champ : elles fragilisent les routines institutionnelles, donnent une visibilité accrue à de nouveaux auto-institués (experts IA, coachs en hybridation numérique), et offrent de nouvelles opportunités aux productifs capables de documenter scientifiquement leur analyse de ces transitions. L'histoire de la QVT n'est pas celle d'un progrès linéaire, mais celle de recompositions successives où chaque figure tente de redéfinir les règles du jeu.

Ces interdépendances, ces controverses et ces recompositions historiques montrent que l'expertise n'est pas une autorité posée "au-dessus" du jeu social. Il ne s'agit pas d'un capital figé, en encore moins une simple autorité instituée. Elle se déploie dans des circuits instables, soumis à l'épreuve des publics, aux chocs des crises et aux luttes de légitimité. Ce qui se joue dans ces écosystèmes, ce n'est pas seulement la concurrence entre figures, mais l'invention permanente de ce qui pourra être reconnu demain comme savoir valable. Autrement dit, l'expertise n'est pas un état : elle est un mouvement, toujours exposé, toujours actualisé.

1.7. Fragilisation et robustesse des légitimités

Les figures d'expertise prospèrent par la robustesse sociale de leur légitimation avant la qualité intrinsèque de leurs apports. La distinction entre compétence perçue et compétence réelle ou actualisée se doit d'être ici intégrée à l'analyse. La première repose sur des indices visibles, titres, assurance, style oratoire, récit personnel, qui activent des mécanismes psychologiques, émotionnels et sociaux puissants. Dans ce processus, l'impact de l'émotion est décisif. L'assurance affichée, le rythme maîtrisé d'une intervention ou la répétition insistante d'un message produisent un effet de conviction qui dépasse largement le contenu rationnel du discours. Ce n'est pas seulement ce qui est dit qui importe, mais la manière dont c'est incarné, martelé et relayé. L'autorité est ressentie avant d'être démontrée, elle se nourrit ainsi d'une mise

en scène performative : la conviction exprimée fait office de preuve implicite, produisant un effet de vérité qui confère au discours une légitimité immédiate.

La seconde s'évalue dans la durée, par la validation publique ou académique, la reproductibilité des résultats et la traçabilité des références. Une expertise réellement stabilisée se reconnaît à sa faculté à résister à l'épreuve du temps, à intégrer les critiques et à se reconfigurer à mesure que les savoirs progressent. Mais cet ancrage est moins immédiatement perceptible par les publics, car il exige un effort cognitif et institutionnel que tous ne sont pas disposés à fournir. Cela explique la persistance de figures dont l'apport effectif n'est plus actualisé ou pas encore stabilisé.

La dynamique décrite procède de l'effet Matthieu (cf. supra), où la reconnaissance acquise s'auto-entretient indépendamment de l'actualisation des apports. Certains experts continuent d'être sollicités non parce que leur savoir reste adapté, mais parce que leur reconnaissance passée agit comme une garantie symbolique. Ils sont consultés parce qu'ils sont connus, et restent connus parce qu'ils sont consultés. Ce cercle auto-renforçant explique la persistance de figures dont l'apport réel peut être décalé par rapport aux besoins contemporains, mais qui conservent malgré tout une position dominante dans l'espace public et institutionnel. Ces mécanismes ne produisent pas de « faux experts », mais éclairent la stabilité apparente de figures aux concepts fragiles.

Zones grises et indicateurs analytiques

Les trois figures désignent des tendances. Pour l'analyse, il est utile d'identifier des indicateurs empiriques : existence d'actualisations récentes (publications, protocoles, supports de formation), confrontation aux pairs (colloques, débats, relectures), traçabilité des sources, place relative de la narration autobiographique, dépendance aux réseaux sociaux comme ressource principale de légitimité. Ces repères ne définissent pas des seuils de classement, mais permettent de situer les pratiques dans un continuum instable, où la légitimité est toujours relative, contextuelle et renégociée.

Publics et réception

L'expertise se construit autant dans la demande que dans l'offre. Les publics ne sont pas des récepteurs passifs : ils sélectionnent et interprètent les discours selon leurs attentes et leurs cadres d'expériences. Trois logiques dominantes structurent cette réception.

Certains privilégient la sécurité, et écouteront les capitalisateurs. Dans la santé, l'autorité d'un ancien chef de service inspire confiance par la continuité institutionnelle, même si son savoir n'est plus actualisé. D'autres privilégient l'authenticité, et se reconnaissent dans l'auto-institué, car la narration biographique et la proximité émotionnelle suffisent à générer une adhésion immédiate, alors que la réflexion de l'expert, et sa validité sont reléguées au second plan.

Enfin, un public plus exigeant, souvent mieux formé ou confronté à des enjeux complexes, investit davantage d'efforts cognitifs et privilégie les productifs, dont les apports actualisés et contextualisés apparaissent comme plus solides et pertinents. Il importe ici de distinguer efficacité perçue et efficacité réelle. La première repose sur le sentiment immédiat d'avoir trouvé une réponse adaptée ; la seconde sur l'impact durable et validé sur les pratiques ou trajectoires. Si les figures prospèrent, c'est parce qu'elles rencontrent des attentes différenciées : certaines sécurisent, d'autres inspirent, d'autres encore éclairent. L'expertise apparaît alors comme un processus de co-construction, façonné autant par les figures qui la produisent que par les publics qui en légitiment la valeur et dont il faut construire la perception. Cette co-construction n'est pas uniquement une question de diversité des attentes. Elle dépend aussi des stratégies par lesquelles les figures d'expertise gèrent la circulation des idées. Chez les auto-

institués en particulier, on observe des mécanismes spécifiques qui méritent attention.

Déni et réappropriation

Un trait caractéristique des auto-institués est la manière dont ils gèrent les apports extérieurs. Dans les espaces d'échange publics, il n'est pas rare qu'ils minimisent ou contestent les analyses issues d'autres acteurs, afin de préserver leur posture d'autorité exclusive. Mais ces mêmes apports peuvent être ultérieurement réintroduits dans leurs propres productions, reformulés et naturalisés comme issus de leur expérience personnelle. Ce double mouvement — dénegation publique puis réappropriation narrative — fait intervenir une logique de capture symbolique : l'idée circule, mais son origine est effacée. L'expertise se présente alors comme auto-générée, ce qui consolide la légitimité biographique de l'auto-institué auprès de ses publics, tout en invisibilisant la contribution des autres figures. Cela nous conduit à une dimension centrale et éminemment éthique de l'expertise : le rapport aux sources. Car citer, reconnaître ou effacer une référence n'est jamais un geste neutre. C'est à la fois un mode de légitimation et une manière de se positionner dans l'écosystème des savoirs. Là où les productifs s'appuient sur la traçabilité, et où les capitalistes sélectionnent des références consacrées, l'auto-institué s'autorise souvent à les ignorer pour renforcer la fiction d'une auto-production de son expertise.

Citation, plagiat et légitimation

La question de la citation, mais aussi de l'inspiration, va bien plus loin qu'une convention académique : elle constitue une règle anthropologique plus générale qui traverse toutes les productions humaines. Dans l'art, dans les sciences, dans les médias, jusque dans un simple commentaire publié sur une plateforme numérique, une idée, une formule ou une création appartiennent à celui qui l'a produite. Leur reprise sans mention de l'auteur n'est pas seulement une transgression morale : c'est un acte d'appropriation qui efface la contribution initiale et reconfigure la légitimité autour de celui qui s'en empare.

Ce qui varie selon les univers, ce n'est pas la règle, mais le régime de sanction et de reconnaissance. Dans le champ académique, la citation constitue une norme codifiée, inscrite dans les procédures de légitimation argumentaire, de validation et les dispositifs d'évaluation : ne pas citer relève du plagiat, avec des conséquences lourdes en termes de réputation et de carrière. Dans l'art, la frontière est plus poreuse : entre hommage, inspiration et contrefaçon, la qualification dépend autant des tribunaux que des débats esthétiques ou des rapports de force symboliques. Dans les espaces numériques, enfin, l'appropriation et la dissolution sont fréquentes, souvent invisibles et rarement sanctionnées. Mais elle n'en reste pas moins vécue comme une forme de dépossession symbolique : lorsqu'une analyse, une formulation ou un concept sont d'abord disqualifiés, puis réintroduits plus tard dans une production, sans mention explicite, l'autorité de l'auteur initial s'efface au profit de celui qui les réinscrit dans son propre récit.

Appliquée à l'expertise, cette logique révèle une divergence profonde entre les figures. Le productif fonde sa crédibilité sur la traçabilité des sources, la citation rigoureuse et la transparence de ses filiations intellectuelles. Le capitaliste mobilise son capital symbolique pour s'adosser à des références déjà consacrées, consolidant sa position statutaire. L'auto-institué, en revanche, construit fréquemment sa légitimité en effaçant ces filiations. Les apports extérieurs sont reformulés et intégrés dans un récit biographique qui les naturalise comme le fruit d'une expérience personnelle ou d'une intuition singulière. Ce qui, dans le champ

académique, relèverait du plagiat devient dans l'espace médiatique une modalité courante de légitimation.

Cet effacement n'est pas anodin. Il participe de la construction identitaire et symbolique de l'auto-institué, qui se présente rarement comme un acteur en apprentissage ou en dialogue, mais comme une figure dont le savoir s'impose de manière intuitive et auto-générée. Reconnaître ses dettes fragiliseraient cette narration biographique centrée sur l'évidence de sa compétence. L'effacement des sources n'est donc pas un accident, mais une stratégie de légitimation : il transforme une circulation collective des idées en une apparente auto-production, renforçant ainsi la robustesse publique de sa position de sachant. Dans ces contextes, l'auto-institué ne se contente pas de feindre la rigueur : il s'approprie le rôle du productif tout en se soustrayant à ce qui le rend légitime, le temps long de la recherche, la confrontation aux pairs, l'exigence de traçabilité et la responsabilité de l'actualisation. Il capte les bénéfiques symboliques de l'expertise sans en assumer les coûts, substituant à la production savante une mise en scène persuasive. Cette posture n'est pas seulement une simplification : c'est une usurpation qui détourne à son profit l'autorité d'un rôle dont il n'endosse ni les conditions, ni les épreuves, ni les risques et dont il n'est bien souvent pas capable.

En ce sens, la gestion des sources constitue un prisme décisif pour analyser les figures d'expertise. Elle montre non seulement leur rapport au savoir, mais aussi leur manière de se présenter comme légitimes dans des espaces où les publics n'évaluent pas la valeur d'une idée selon sa provenance, mais selon la manière dont elle est incarnée et relayée.

L'historicité du stigmat

La figure du « semi-intellectuel », introduite par Proust en 1921, constitue un exemple précoce de ce mécanisme. Elle visait déjà ceux qui adoptaient les signes extérieurs de l'intelligence critique sans en assumer les exigences. Ce terme, qui n'a jamais prétendu à la neutralité scientifique, illustre que certaines catégories naissent comme stigmates sociaux, non comme concepts analytiques. L'usage de la catégorisation visait certainement d'abord les mondains qui singeaient l'intelligence critique sans en avoir la profondeur. De Proust aux experts contemporains, on retrouve cette logique : la disqualification s'opère par la nomination, qui précède et conditionne l'évaluation des arguments. Dans le monde académique, la critique ne se limite pas à la réfutation argumentée, les accusations de « vulgarisateur », etc., servent depuis longtemps à délégitimer ceux qui s'écartent des canons disciplinaires ou s'adressent à un public élargi. On la retrouve aussi dans les médias contemporains, où l'on accuse certains discours ou acteurs de « pseudo-scientifique » ou de « junk science » pour les délégitimer en bloc. Ces étiquettes ne décrivent pas un statut neutre : elles fonctionnent comme des stigmates internes qui assignent une position subalterne dans la hiérarchie du savoir. Aujourd'hui, cette dynamique se déplace vers les espaces numériques, où les sobriquets classiques tiennent lieu de délégitimation instantanée : le « gourou » renvoie à l'emprise supposée sur une communauté, le « charlatan » à l'intérêt économique masqué, et le « hater » à la critique jugée illégitime. Ils opèrent frontalement : ils cumulent une accusation de superficialité, de fausse rigueur et d'intérêt économique dissimulé. L'effet est immédiat, car chacun de ces termes comporte une charge affective forte qui impose à tous les auditeurs un cadrage interprétatif au débat. Le vocabulaire a changé, mais la fonction reste la même : assigner une posture subalterne en court-circuitant la discussion de fond.

Les armes rhétoriques contemporaines

À côté des attaques directes se développent des formes plus insidieuses, qui se présentent sous le registre de la bienveillance ou de l'empathie. Elles reposent sur une dialectique accusatoire : la critique est déplacée du terrain cognitif vers le terrain moral, et devient un manque de respect, d'écoute ou de considération. Ce déplacement autorise ceux qui l'emploient à s'ériger en gardiens auto-proclamés de la légitimité sur un sujet, tout en disqualifiant l'apport critique comme déviant ou inapproprié. Présentées comme des rappels éthiques, elles opèrent en réalité une requalification de la critique : un désaccord théorique est réinterprété comme un manque de respect, une objection méthodologique comme une absence d'écoute, une analyse de la rhétorique du débat ou des éléments du fond, comme preuve d'arrogance ou de condescendance. Elles consistent à requalifier l'apport de l'autre comme déplacé ou mal orienté : « en tant que *****, tu devrais plutôt t'occuper de sport », « tu ne connais visiblement rien au sujet ». Ces formules, apparemment anodines, fonctionnent comme des rappels à l'ordre disciplinaire et remplissent une double fonction, d'abord, sans réfuter le contenu de l'argument, elles redéfinissent la légitimité de celui qui débat, en l'assignant à une compétence supposée étroite, ensuite, elles placent implicitement la personne qui requalifie l'apport en position de supériorité de façon artificielle. Sous une forme passive-agressive, ces armes rhétoriques restreignent l'espace légitime de parole et transforment une intervention critique, quelle que soit sa forme en intrusion illégitime dans un espace qu'ils souhaitent encadrer tout en maintenant leur hégémonie sur leur domaine de compétence affiché. Ce type de repositionnement agit comme une clôture symbolique : il disqualifie implicitement le droit d'un expert à s'exprimer sur des terrains transversaux, là même où se jouent pourtant les recompositions contemporaines de l'expertise. Or, est c'est central, c'est précisément dans ces apports d'expertise transversaux, lorsque l'on fait intervenir plusieurs champs ou plusieurs courants de pensée, que l'innovation et la critique devraient s'exercer, et c'est là même que la clôture tente d'être imposée.

La délégitimation prend encore une autre forme en mobilisant des étiquettes idéologiques ou genrées : « mansplainer », « anti-féministe », « privilégié ». Ces termes, issus de luttes sociales réelles, fonctionnent comme stigmates lorsqu'ils sont instrumentalisés dans le débat. Ils ne contestent pas directement un argument, mais redéfinissent instantanément la posture de celui qui argumente, en le plaçant du côté de l'arrogance, de l'aveuglement ou du privilège.

L'efficacité de ces procédés est redoutable : une nuance méthodologique se transforme en « condescendance patriarcale », une critique idéologique est relue comme « attaque personnelle », un désaccord devient un signe d'hostilité. Dans tous ces cas, l'étiquette agit comme une arme de cadrage qui déplace le débat des idées vers celui de la posture experte, morale ou identitaire. Et une fois posée, elle produit des effets irréversibles : une partie des publics adhère spontanément au registre victimaire. L'absence de voix contradictoire aggrave encore cette asymétrie : le silence ou le retrait ne sont jamais interprétés comme neutralité, mais comme aveu implicite, alors que le glissement de la nature du débat impose à un intellectuel de se retirer.

Ces étiquettes, qu'elles soient proférées dans un colloque, un article de presse ou un fil Twitter, produisent le même effet performatif : court-circuiter l'échange rationnel en installant un rapport de force. Elles enferment l'adversaire dans une position défensive où il doit d'abord justifier son statut avant de défendre son propos. Les plateformes numériques amplifient ce mécanisme : un sobriquet viral peut suffire à cristalliser une perception durable.

Les effets systémiques sur l'expertise

Ces pratiques ne sont pas de simples effets rhétoriques : elles structurent les conditions de circulation des savoirs, en fixant sans cesse la frontière entre vulgarisation jugée légitime et simplification accusée de glissement. Comme le rappelle Bourdieu, toute vulgarisation expose celui qui s'y risque au soupçon de "trahison" de la complexité, car elle déplace les hiérarchies de compétence en rendant un contenu accessible hors de son champ de production. Jacobi, de son côté, a montré que la médiation scientifique ne se réduit pas à un déficit de rigueur, mais qu'elle constitue un espace spécifique où se rejouent des rapports de pouvoir entre experts, publics et institutions. Dans certains contextes numériques, les débats sont de fait arbitrés anarchiquement par des acteurs qui n'ont ni les bases conceptuelles ni les compétences pour en saisir les enjeux. Ces derniers s'arrogent pourtant le droit de trancher et délégitimer. L'argument d'un expert peut alors être salué comme une nuance importante par certains et disqualifié comme critique gratuite par d'autres. L'enjeu ne porte alors plus sur la validité intrinsèque d'un contenu, mais sur la reconnaissance du statut de celui qui l'énonce. L'étiquetage fonctionne dès lors comme une technologie de pouvoir qui distribue l'accès différentiel à la parole légitime. Cette analyse impose une vigilance méthodologique : notre propre typologie des figures expertes vise à cartographier les logiques de légitimation, non à reconduire ces jugements disqualifiant. Comme l'ont montré Boltanski et Thévenot, toute controverse s'appuie sur des régimes de justification qui redéfinissent ce qui compte comme valide ou recevable. Le terme de « semi-intellectuel », par exemple, renseigne moins sur la qualité intrinsèque des pratiques des acteurs que sur les rapports de force qui traversent le champ. Il doit donc être appréhendé comme un objet d'étude révélateur de ces régimes de légitimation, et non comme un outil d'analyse descriptif en soi.

Asymétries du pouvoir symbolique

Des polémiques telles que celle autour de Michel Onfray, illustrent bien ce mécanisme d'étiquetage. Par exemple, dans *Le Monde diplomatique*, il est qualifié d'« imposture intellectuelle », une désignation qui, loin de discuter le fond, le place immédiatement hors des rangs d'une légitimité académique. Cet exemple montre à quel point les controverses sur l'expertise dépassent le débat argumentatif : elles constituent des conflits de reconnaissance. Délégitimer un individu en le qualifiant de « pseudo-intellectuel » ou de « semi-intellectuel » n'est pas anodin : c'est l'exclure du jeu, l'empêcher d'être entendu, l'obliger à justifier son statut avant même ses arguments. Ces luttes de légitimation montrent que l'autorité intellectuelle est toujours disputée. L'expertise contemporaine est un champ de batailles symboliques entre régisseurs et producteurs de savoirs, où se rejoue l'autorité même de la pensée critique, voire sa possibilité d'existence publique.

L'asymétrie caractéristique de l'étiquetage stigmatisant réside dans la double contrainte : contester l'étiquette risque de renforcer l'exclusion ; l'accepter ou ne pas répondre valide la hiérarchie qui l'impose. Bateson l'a montré avec la notion de « double bind », une telle configuration enferme l'acteur dans une impasse communicationnelle. Ces catégories de disqualification organisent ainsi un accès différentiel à la parole légitime selon des logiques de pouvoir, bien plus que sur des critères épistémiques.

Chapitre 2 : L'économie émotionnelle de l'expertise

2.1. L'affect comme monnaie de légitimation

L'expertise contemporaine ne se mesure plus uniquement à l'aune de la rigueur méthodologique ou de la reconnaissance institutionnelle. Elle se négocie aussi en termes affectifs. Dans un environnement dominé par l'économie de l'attention, les émotions ne sont pas seulement des

effets collatéraux des discours experts : elles constituent une ressource centrale, une véritable monnaie de légitimation qu'il convient d'explorer. Être perçu comme crédible ne dépend plus seulement de ce que l'on sait, de ce que l'on pense ou de ce que l'on développe, mais aussi de la manière dont on mobilise la confiance, l'empathie, l'indignation ou l'admiration. L'introduction de la notion de « monnaie affective » implique un capital affectif : un stock de confiance, de sympathie et d'attention dont dispose une figure experte, mesurable non par ses seuls followers, mais par la qualité de l'engagement (taux d'interaction, rétention temporelle, crédibilité perçue) et sa durabilité (capacité à résister aux controverses). Ce capital s'accumule par régularité, transparence et réciprocité (réponses, corrections, soin de la communauté) ; il s'active via des émotions-cœurs (confiance, empathie, admiration, indignation cadrée) ; il se convertit en capitaux adjacents (institutionnel : invitations, postes ; économique : contrats, ventes ; cognitif : adoption d'idées). Il s'use par surpromesse, opacité et saturation performative (like-chasing), et se déprécie vite en cas de dissonance réputationnelle. Stratégiquement, l'expert gère donc un portefeuille affectif (diversifier les registres, lisser les pics d'indignation, entretenir un « dividende de confiance ») plutôt qu'un simple compteur d'audience : moins « combien de followers ? » que quelle profondeur, quelles conversions, quelle résilience ? L'hypothèse directrice est la suivante : les réseaux sociaux ont instauré une bourse des émotions expertes, où la valeur d'une parole se cote et fluctue en temps réel selon sa capacité à susciter une réaction affective. Un thread sur Twitter/X, une vidéo TikTok, un post LinkedIn ou une intervention télévisée ne valent plus seulement pour leur contenu, mais pour le niveau de réaction émotionnelle qu'ils déclenchent, mais aussi d'engagement ultérieur. La crédibilité devient corrélée à la réception affective.

Cette approche rejoint les analyses de Boltanski et Thévenot sur l'économie des conventions : les collectifs humains ne fonctionnent pas uniquement sur des preuves objectives, mais aussi sur des régimes de justification partagés. Dans l'univers numérique, ces régimes sont principalement affectifs : on juge moins la véracité d'un propos, que la sincérité apparente de celui qui parle, la proximité ressentie ou encore la charge émotionnelle transmise.

Il importe de souligner que la métaphore monétaire n'est pas une figure rhétorique, mais un outil analytique. Elle permet de rendre compte, avec un langage simple, de mécanismes observables et mesurables. De la même manière qu'une monnaie circule, se convertit et se dévalue, les émotions mobilisées dans les interactions expertes suivent des logiques d'évaluation collective. Cette monnaie sert de métaphore analytique pour appréhender la manière dont les affects opèrent comme un outil collectif, mais aussi comme conventions sociales partagées, définissant ce qui « vaut » comme légitime dans un espace donné (un thread, une plateforme), permettant d'analyser finement les dynamiques observables :

- Chaque type d'émotion joue le rôle d'une devise spécifique (gravité, indignation, vulnérabilité, inspiration).
- Ces devises ont des valeurs relatives différentes selon les arènes qui restent à décoder, mais l'on peut imaginer que l'indignation « vaut » plus sur Twitter que sur YouTube, et que la vulnérabilité « paie » davantage sur TikTok que dans une commission ministérielle.
- Comme toute monnaie, elles peuvent être converties (une indignation virale menant à une visibilité médiatique) ou dévaluées (une émotion jugée artificielle entraînant la perte de crédibilité).

Ce cadre vise à comprendre un paradoxe majeur : alors que la production de savoirs reste le socle de l'autorité experte, leur circulation publique obéit à des logiques affectives qui peuvent court-circuiter la rigueur. Une expertise froide, mais robuste peut rester invisible faute de « devises affectives », tandis qu'une intervention fragile, mais émotionnellement puissante, peut

s'imposer comme légitime. La valeur d'une parole dépend désormais autant de sa puissance émotionnelle et des relais que permet le cadre, que de sa solidité cognitive. Or, cette « bourse des émotions » n'est pas homogène : elle se fragmente en marchés spécialisés où certaines devises affectives valent davantage que d'autres. C'est donc bien aussi sur ce terrain que se joue l'autorité contemporaine : l'expert doit non seulement produire du savoir, mais aussi maîtriser les monnaies affectives qui en conditionnent la reconnaissance.

Les affects dépassent le simple habillage rhétorique : ils conditionnent la formation du jugement (Damasio) et l'inscription incarnée de la connaissance (Merleau-Ponty). Dit simplement, il n'existe pas d'expertise « froide » : toute autorité savante articule preuves et résonance affective. Ce rappel fonde l'usage de la métaphore économique ici : si l'expertise vaut, c'est aussi par ses devises affectives qui, comme des monnaies, s'échangent, s'accumulent et... se déprécient. Mais cela ne suffit pas. Dans un espace saturé d'informations et de concurrents, l'expert doit également savoir se rendre visible, entretenir son réseau, investir les bons canaux et construire une image cohérente. Autrement dit, l'expertise contemporaine combine trois dimensions indissociables : la validité du contenu, la puissance affective qui lui donne écho, et la capacité stratégique à transformer cette visibilité en capital durable. L'absence d'un seul de ces registres fragilise la position experte : un productif invisible reste confiné, un auto-institué sans affect s'effondre, un capitalisateur sans mise en scène perd rapidement son crédit.

Les auto-institués ont d'ailleurs parfaitement intégré cette règle du jeu : ils ne se contentent pas de mobiliser l'affect, ils enseignent aussi comment le faire. De nombreux programmes de formation, « devenir influenceur LinkedIn », « bâtir une communauté engagée », « utiliser TikTok pour l'éducation », visent à outiller d'autres aspirants experts à reproduire les codes de la visibilité émotionnelle. Cette réflexivité stratégique montre que l'économie affective de l'expertise est désormais industrialisée : il ne s'agit plus seulement d'un effet spontané de proximité, mais d'une compétence explicitement transmise et monétisée.

2.2. Géographies et variations des devises affectives

Si les affects fonctionnent comme des monnaies de légitimation, encore faut-il préciser que ces devises ne circulent pas partout de la même manière. Elles connaissent des variations fortes selon les arènes de diffusion, les niches, les codes culturels, le genre ou encore les appartenances sociales. C'est moins la figure experte qui détermine l'affect dominant que l'espace dans lequel elle s'exprime, la forme de l'expression et les attentes du public qui l'écoute.

Variations selon les arènes numériques

Chaque plateforme privilégie un registre affectif particulier. TikTok valorise la vulnérabilité et la confession personnelle : un témoignage intime sur la santé mentale atteint souvent des centaines de milliers de vues, là où un propos technique plafonne. LinkedIn, à l'inverse, consacrera l'inspiration et la réussite exemplaire : les posts qui racontent un parcours de résilience ou un succès entrepreneurial génèrent en moyenne dix fois plus d'engagement que des analyses techniques. Sur Twitter (désormais X), c'est l'indignation qui agit comme moteur principal : un thread polémique peut multiplier par cinquante la portée d'une prise de position académique classique. Ces écologies différenciées façonnent directement la reconnaissance : un même expert doit changer de « devise expressive » selon l'arène, comme un acteur économique adapte ses transactions aux monnaies locales. Mais ces arènes évoluent constamment en fonction de l'algorithme qui redéfinit les règles du jeu, poussant les experts a

beaucoup d'adaptabilité pour maintenir leur visibilité, user de la vidéo sur LinkedIn, privilégier les shorts sur YouTube, etc.

Variations culturelles et nationales

Les répertoires expressifs ne sont pas homogènes à l'échelle internationale. Aux États-Unis, la culture oratoire valorise le pathos et la capacité à « captiver la salle », d'où le succès des TED Talks. En France, la tradition universitaire valorise encore la gravité institutionnelle, même si elle est concurrencée par les logiques numériques. Dans les pays nordiques, la retenue émotionnelle et la collégialité dominent : l'expert crédible est celui qui parle peu, mais s'appuie sur des procédures transparentes. Ces différences montrent que la même performance peut être cotée haut dans une culture et rester sans effet dans une autre.

Variations genrées

Les affects ne circulent pas de façon neutre. Les femmes expertes sont souvent assignées dans l'imaginaire à des registres émotionnels spécifiques : empathie, pédagogie, disponibilité relationnelle. Lorsqu'elles s'y conforment, elles peuvent être dévalorisées (« trop affectives », « pas assez rigoureuses ») ; lorsqu'elles s'en écartent, elles risquent d'être perçues comme « froides » ou « autoritaires ». Les hommes, à l'inverse, disposent d'une marge de manœuvre plus large : la colère, l'assurance péremptoire ou l'affirmation d'autorité renforcent souvent leur crédibilité. Autrement dit, la convertibilité des devises affectives dépend aussi du genre : une même émotion n'a pas la même valeur symbolique ni la même efficacité selon qu'elle est exprimée par un homme ou par une femme en fonction des sujets.

Corporalité et visibilité numérique

Dans l'économie de l'attention, le corps fonctionne comme un vecteur d'attraction, de légitimation et d'engagement. Des recherches en communication numérique documentent l'usage de registres esthétiques sensualisés ou sexualisés parfois associés à certains contenus experts : mise en scène corporelle, codes vestimentaires et stylisation visuelle qui concourent, consciemment ou non, à l'économie de visibilité (Banet-Weiser, 2018 ; Gill, 2016). Cette stratégie maximise la visibilité en s'adossant aux logiques algorithmiques des plateformes, qui privilégient les contenus visuellement marquants et émotionnellement saillants. Certains inscrivent leur corps dans une logique de preuve incarnée : le coach sportif exhibe ses performances physiques comme gage de compétence, tandis que d'autres valorisent une esthétique vestimentaire de la réussite à travers des objets de luxe ou des environnements prestigieux. À l'inverse, il existe également des figures, hommes comme femmes, dont la visibilité repose avant tout sur l'attrait corporel, sans ancrage professionnel spécifiquement lié au contenu produit, comme c'est le cas de certains youtubeurs interviewers. La frontière entre expertise, influence et attractivité physique devient alors floue : l'attention est captée soit par la valeur cognitive, soit par la puissance visuelle, ce qui dilue pour le public l'évaluation de la légitimité experte.

L'asymétrie genrée n'épargne pas la sexualisation du corps, d'une forme de légitimation interne, et ils s'exposent à une double sanction : soupçon de légèreté et réduction de la valeur cognitive du contenu ou de l'expertise à l'apparence. Certaines femmes expertes, dans une logique d'émancipation, revendiquent d'ailleurs l'usage de stratégies visuelles comme une réappropriation de leur féminité et une affirmation de leur autonomie, et non comme une diminution de leur légitimité cognitive.

La corporalité devient parfois en fonction de son usage, une devise affective dont la convertibilité reste profondément inégalitaire selon le genre et les normes de beauté. Ces normes ne sont pas naturelles, mais socialement construites : elles varient selon les époques et les contextes culturels, tout en étant structurées par des rapports de pouvoir qui définissent ce qui est perçu comme désirable, acceptable ou marginal (Bourdieu, 1979). Sur les plateformes numériques, ces standards esthétiques s'articulent aux algorithmes de recommandation, créant une hiérarchisation implicite des apparences qui influence directement la visibilité des contenus. Les corps conformes aux canons dominants, jeunesse, minceur, blancheur, codes de féminité ou de masculinité normés, bénéficient d'un avantage structurel dans la captation de l'attention, indépendamment de la qualité de l'expertise proposée. Cette dynamique illustre comment les plateformes numériques, loin de neutraliser les rapports sociaux, les reconfigurent en amplifiant les hiérarchies existantes de genre, de classe et de beauté, et en les répercutant dans les métriques d'engagement et de viralité qui conditionnent l'accès à la légitimité experte.

Variations sociales

Enfin, il existe une hiérarchie implicite des registres selon les classes sociales. Dans les milieux dominants à titre d'exemple, le sarcasme ou l'ironie distante, la gravité posée ou l'inspiration entrepreneuriale sont valorisées. Dans les milieux populaires, la proximité émotionnelle, l'humour ou l'indignation directe génèrent davantage de reconnaissance. Comme l'avait déjà montré Bourdieu dans d'autres champs, les styles expressifs sont socialement codés et participent à reproduire des clivages symboliques.

Arbitrages interplateformes

Ces géographies créent de véritables stratégies d'arbitrage. Un même expert module non seulement son affect, mais aussi son ton, son format et son style selon l'environnement. Sur TikTok : confession filmée, proximité physique, rythme rapide, vulnérabilité mise en scène. Sur LinkedIn : récit inspirant, mise en forme corporate, temporalité réflexive. Sur Twitter : punchline incisive, polémique assumée, indignation ciblée. Cette plasticité n'est pas opportuniste : elle traduit l'adaptation aux devises locales de chaque marché, et les experts performants maîtrisent ces arènes comme des traders maîtrisent les marchés.

Scène de parole

La crédibilité est aussi liée à la voix : posture, timbre, cadence. Cette mise en forme sensorielle en fonction des plateformes n'est pas cosmétique : elle convertit (ou non) une même idée en reconnaissance locale. La "bourse affective" cote donc autant le registre expressif (ton, format, style) que le contenu.

En somme, les devises affectives fonctionnent comme des monnaies : elles n'ont pas la même valeur selon l'arène, la culture, le genre ou la position sociale. L'expert ne peut pas choisir arbitrairement son registre émotionnel : il doit composer avec ces géographies différenciées de l'expression, mais aussi son public, la niche à laquelle il s'adresse et ses codes propres. Ces contraintes expliquent pourquoi certains prospèrent dans un espace, mais restent inaudibles dans un autre. Ces configurations instrumentales contraignent les experts, mais n'empêchent pas la circulation, elles ouvrent aussi des opportunités : comment un capital affectif accumulé sur une plateforme se transforme-t-il en légitimité sur une autre ? Comment une émotion virale se convertit-elle en reconnaissance institutionnelle ?

Ces environnements ne figent pas les acteurs : elles créent des opportunités d'arbitrage que nous décrivons maintenant comme mécanismes de change.

2.3. Mécanismes de change et accumulation affective

Si les affects fonctionnent comme des monnaies de légitimation, il faut comprendre comment ils s'échangent, se convertissent et s'accumulent. Dans l'économie expressive contemporaine, une émotion exprimée dans une arène donnée peut être transformée en ressources dans une autre : une vulnérabilité mise en scène sur TikTok peut se convertir en légitimité inspirante sur LinkedIn, ou en invitations médiatiques dans des formats traditionnels. L'expertise contemporaine se joue donc autant dans la production d'énoncés que dans l'habileté stratégique à gérer ces conversions entre devises affectives.

Chaînes de conversion

L'exemple le plus frappant est celui du coach qui capitalise sur une narration de vulnérabilité (burn-out, santé mentale) et transforme cette exposition émotionnelle en programmes de formation en ligne ou de coaching à plusieurs dizaines de milliers d'euros. À titre de contraste, un chercheur travaillant sur le même thème, porteur de données empiriques solides, peine souvent à dépasser un salaire académique de 40 000 € annuel. L'écart illustre à quel point la valeur d'un savoir dépend aujourd'hui de sa convertibilité émotionnelle et non seulement de sa validité. D'autres chaînes suivent des logiques similaires. Un TED Talk viral entraîne une hausse immédiate de la visibilité multicanal et invariablement une hausse des honoraires de conférences. Sur Twitter, on peut imaginer qu'un thread polémique peut multiplier par cinquante la portée d'une prise de position académique classique et ouvrir l'accès à des plateaux télé, où l'expert devient porte-parole d'une cause parfois éloignée de ses travaux initiaux. Ces exemples montrent que la reconnaissance n'est pas seulement cumulative, mais convertissable : une devise émotionnelle (vulnérabilité, inspiration, indignation) peut être réinvestie dans une autre arène et produire de nouvelles ressources symboliques, sociales ou économiques. Accumulation et spéculation. Comme sur un marché financier, il existe des logiques d'accumulation et de spéculation affective. Certains experts « stockent » patiemment une réputation affective, pour l'activer lors d'une controverse et monnayer cette capitalisation au moment opportun. D'autres anticipent des émotions montantes et investissent tôt dans des thématiques jugées porteuses (angoisse climatique, COVID, télétravail, santé mentale, intelligence artificielle), espérant capter le flux émotionnel lorsque le sujet explose. Ces stratégies comportent des risques. On observe des bulles affectives, comme celle du wellness pendant le confinement : en 2020-2021, les comptes Instagram proposant méditation, gymnastique, respiration et routines de bien-être ont vu leurs audiences exploser, atteignant parfois des millions de followers ; dès 2022, la saturation du marché et le retour progressif à la normalité ont entraîné un plafonnement brutal, voire un effondrement d'engagement. À l'inverse, des krachs émotionnels peuvent survenir quand un influenceur est démasqué pour plagiat ou fraude : sa crédibilité s'effondre en quelques jours, et l'ensemble de son portefeuille symbolique perd sa valeur. L'économie affective de l'expertise est donc marquée par une forte volatilité.

Inégalités de conversion

Ces mécanismes de change ne profitent pas à tous de la même façon. Pour l'illustrer de façon caricaturale, les capitalisateurs disposent de relais institutionnels (universités, think tanks, cabinets de conseil) qui leur permettent de transformer une reconnaissance académique en

exposition médiatique. Les productifs accumulent un capital de validité scientifique, mais peinent à le convertir en visibilité, faute de relais adaptés et de maîtrise des codes de l'audience. Les auto-institués, à l'inverse, excellent dans la conversion rapide : un live viral peut devenir programme de formation dès le lendemain. Mais cette agilité se paie d'une fragilité : leur portefeuille émotionnel dépend de communautés volatiles et d'algorithmes imprévisibles. L'économie affective reproduit ainsi, voire accentue, les inégalités entre figures expertes.

Une bourse des émotions expertes

On peut dès lors parler d'une véritable « bourse des émotions expertes » comme nous l'avons déjà introduit, où la valeur d'une parole se cote en temps réel selon son impact émotionnel, sa circulation virale et sa capacité à se convertir en ressources sociales ou économiques. Mais il faut souligner que cette métaphore est analytique et non rhétorique : elle vise à rendre intelligibles des régularités observables, pas à suggérer un marché au sens strict. Les « cours » affectifs se mesurent en portée de vues, taux d'engagement, invitations médiatiques ou contrats obtenus. Comme l'ont montré Boltanski et Thévenot (1991) dans leur économie des conventions, chaque univers impose ses propres critères de valeur, et l'habileté stratégique des experts contemporains réside dans leur capacité à passer d'un régime à l'autre.

Cette économie instable, marquée par des stratégies d'accumulation, des risques de bulles et des inégalités structurelles de conversion, trouve son illustration paradigmatique dans le marché du HPI (Haut Potentiel intellectuel). Celui-ci fonctionne comme un véritable laboratoire des transformations contemporaines de l'expertise : il montre comment une notion clinique peut être convertie en slogan viral, puis en produit marchand, selon une logique d'industrialisation affective dont les implications dépassent largement le seul domaine de la psychologie, nous allons le voir en détail.

Devises négatives et algorithmes

Peur, offre de formation, indignation, storytelling et nostalgie sont des devises à haute volatilité : elles accélèrent la conversion (portée > invitations > monétisation), mais exposent à des krachs de crédibilité si elles sont surutilisées. Résultat : des effets de réseau qui épuisent par la surreprésentation, certains actifs affectifs à court terme. D'où la nécessité, pour les experts, d'une gestion de portefeuille (diversifier les registres avec des plannings hebdomadaires des « types » de posts, selon les arènes) plutôt qu'un pari monodevise.

Intelligence de gestion de l'attention

Ces dynamiques ne relèvent pas d'un opportunisme du bon sens, mais d'une véritable compétence stratégique. L'expert contemporain n'est plus seulement évalué sur sa capacité à produire ou transmettre du savoir, mais sur son habileté à distraire son public, à l'étonner, à se renouveler, et par conséquent à gérer des portefeuilles informationnels, symboliques et affectifs dans des arènes multiples. Il agit comme un stratège émotionnel qui :

- **anticipe** les tendances affectives susceptibles de devenir dominantes (angoisse de visibilité, stress de rentrée, nouvelle évolution de l'IA) ;
- **optimise** ses conversions entre plateformes, en adaptant ses devises expressives à chaque public ;
- **gère** son capital de crédibilité comme un investisseur, en arbitrant entre risques de krach, opportunités de bulle et pivots attentionnels.

Cette compétence dépasse la simple "communication" ou « douance marketing » pour devenir une intelligence tactique de l'économie attentionnelle contemporaine, où l'autorité experte se joue autant dans la maîtrise constante de ces arbitrages que dans la qualité intrinsèque des contenus produits. Cette "intelligence tactique" constitue de fait une compétence structurante, au même niveau que la production de savoir. Il s'agit véritablement d'une pratique réflexive de gestion des émotions publiques.

2.4. Laboratoire HPI : anatomie d'un marché affectif

Le champ des hauts potentiels (HPI) offre un cas paradigmatique de transformation d'un concept clinique restreint en un véritable marché affectif. Ce processus illustre de manière exemplaire la chaîne de conversion analysée précédemment : d'un concept spécialisé, discuté dans un cadre académique ou intellectuel circonscrit, à une identité collective de masse largement appropriée par les publics, jusqu'à sa traduction en produit marchand.

Une controverse conceptuelle dès l'origine

Nous allons étudier le sujet du *faux self* en particulier et il n'est pas question ici de discuter de la validité empirique et clinique, mais bien de présenter la définition minimale introduite par son auteur. Le « faux self » est un concept psychanalytique qui a été formulé par Donald W. Winnicott (1960) pour décrire une organisation psychique de défense qui se construit lorsque le jeune enfant, confronté à un environnement (maternel) insuffisamment ajusté à ses besoins, développe une façade identitaire adaptative destinée à répondre aux attentes extérieures. Avant d'examiner les mécanismes de la constitution d'un marché affectif autour du HPI sur le sujet du *faux self*, il faut rappeler que ce concept théorique est loin de faire consensus. Plusieurs critiques majeures traversent la littérature :

1. **Doute philosophique** : des chercheurs comme Strohminger & Nichols (2017) rappellent que l'idée d'un « vrai self » est insaisissable empiriquement et relève davantage d'un idéal normatif que d'un construit observable.
2. **Critique psychanalytique** : certains analystes (Symington, Pontalis) ont reproché à Winnicott de proposer une distinction séduisante, mais fragile, mal intégrée dans la théorie du moi.
3. **Perspective anti-essentialiste** : Foucault a souligné que l'identité n'est pas un noyau à révéler, mais une construction sociale et historique.
4. **Extension féministe** : Susie Orbach a montré avec la notion de *false body* que ce schéma pouvait conduire à enfermer des subjectivités dans des identifications externes, éloignées de toute authenticité.
5. **Approches contemporaines** : Tracy & Town (2012) parlent plutôt de *crystallized self*, un soi multidimensionnel, fluide et contextuel.

À ces critiques, s'ajoutent des recherches convergentes multichamps :

- La psychologie du développement montre que l'identité est une construction continue, remodelée tout au long de la vie.
- Les approches sociologiques des *masques sociaux* (Goffman) rappellent que chacun ajuste ses rôles : un masque pour le couple, un autre pour la famille, un autre pour les amis, un autre pour le bureau, sans qu'aucun ne soit nécessairement « faux ».

– Les théories des « intelligences multiples » et des profils contextuels viennent également brouiller la croyance en un noyau identitaire stable.

Le sujet du faux self est donc un concept fragile sur le plan épistémique, dépourvu d'assise empirique robuste, mais très puissant sur le plan symbolique et performatif.

La transformation

C'est précisément cette ambiguïté du faux self qui explique son déploiement dans le champ du HPI. Chaque type d'expert s'en empare de manière différenciée, en fonction de sa position, de ses ressources et de ses incitations.

L'appropriation du concept de « faux self » par les auto-institués illustre avec le plus de netteté leurs mécanismes de légitimation et de diffusion : transformation d'une notion clinique fragile en métaphore émotionnelle partagée, puis en ressource marchande. Il est celui qui exploite le plus librement et le plus massivement le potentiel symbolique du concept. C'est lui qui opère la transformation décisive : en recyclant le « faux self » clinique comme clé explicative universelle, il le traduit en « masque social principal » vulgarisé, applicable indistinctement aux difficultés scolaires, relationnelles ou professionnelles des HPI. En transformant une notion technique en métaphore immédiatement compréhensible, il lui confère une force de frappe inédite. Les récits personnels : « j'ai porté un masque toute ma vie », « je ne pouvais pas être moi-même », deviennent des slogans émotionnels, viraux et mobilisateurs. L'auto-institué capte ainsi l'attention et l'adhésion d'un large public, mais au prix d'une dérive conceptuelle : le faux self n'est plus une hypothèse clinique parmi d'autres, mais une vérité universalisée. C'est précisément cette réécriture simplificatrice qui ouvre la voie à un marché : le « masque social » devient un problème partagé par tous les HPI, et donc une promesse d'accompagnement, de coaching ou de thérapie. La dérive tient autant à l'usage excessif de la notion qu'à la logique économique qui la sous-tend : sa légitimité dépend de sa capacité à générer de la demande et à entretenir l'adhésion communautaire. Et ici, nous avons choisi de nous concentrer sur cette niche, mais ce concept traverse toutes les niches du bien-être.

Cette appropriation par les auto-institués contraste probablement avec les usages qu'en font d'autres figures expertes, mais les données empiriques disponibles sur ce point restent limitées.

Intégration conceptuelle

Le concept fonctionne comme une monnaie affective : il donne sens, permet l'identification, alimente un récit collectif. Comme d'autres notions floues, mais séduisantes (hypersensibilité, enfant intérieur), il circule parce qu'il est parlant et partageable, non parce qu'il est démontré. C'est donc moins la rigueur clinique que la force de résonance symbolique qui détermine son succès. La performativité du faux self repose sur sa capacité à créer une communauté émotionnelle autour d'un sentiment partagé d'inauthenticité ou de dissonance sociale. En cela, il incarne parfaitement le mécanisme décrit dans les sections précédentes : la valeur d'un concept contemporain dépend autant de sa puissance d'adhésion affective que de sa robustesse théorique.

De la clinique au slogan

Cette simplification circule et se transforme en ressource affective partagée. Dans sa version vulgarisée, le faux self a acquis une validité empirique apparente : il est perçu comme une

évidence vécue. Toute difficulté relationnelle, toute inadaptation sociale, toute gêne identitaire diffuse peut être interprétée comme un signe de faux self, en particulier lorsqu'il est relié au vécu des HPI. Le faux self est devenu une réalité universalisée dans le sens où le discours dominant est qu'il est présent chez tout le monde : chacun peut s'y projeter, chacun peut y reconnaître un morceau de son histoire.

Cette bascule illustre un mécanisme classique de viralisation conceptuelle. La puissance de la simplification opère ici comme un vecteur d'adhésion : plus accessible, plus incarnée, plus immédiatement intelligible. Sur les réseaux sociaux, ce déplacement s'est accompagné d'un changement de registre expressif : témoignages personnels, récits incarnés, analogies visuelles (le masque qu'on porte, qu'on retire, qu'on brise). La rhétorique du masque est devenue un outil narratif puissant, apte à circuler rapidement et à se répéter dans des formats courts (posts, vidéos, stories).

En d'autres termes, la fusion n'a pas simplement vulgarisé une notion : elle l'a convertie en monnaie affective, capable de générer adhésion, reconnaissance et mobilisation communautaire à une échelle que le champ clinique n'aurait jamais permise.

De l'adhésion à l'industrialisation

La simplification conceptuelle s'est doublée d'un travail intensif de mise en récit. Des histoires personnelles de souffrance : « je me suis toujours senti différent », « je portais un masque pour être accepté », ont constitué le matériau narratif central. Relayés d'abord par des blogs, puis massivement diffusés sur les réseaux sociaux, ces récits ont fourni un langage partagé qui a produit un sentiment de communauté affective.

Cette communautarisation a permis l'émergence d'un écosystème économique, structuré par les acteurs de l'accompagnement (coaching, développement personnel, bien-être) et fondé sur des logiques de captation affective et de monétisation des récits. Cet écosystème se déploie dans une offre diversifiée : formations en ligne et programmes de coaching, stages de développement personnel, conférences et masterclasses, podcasts spécialisés et ouvrages grand public. Le passage n'a rien d'automatique : il a été rendu possible par la rencontre entre trois conditions. D'abord, un réservoir narratif quasi inépuisable (témoignages personnels). Ensuite, des dispositifs techniques de diffusion à bas coût (réseaux sociaux, autoédition). Enfin, des acteurs capables de transformer cette matière affective en produits marchands. C'est l'articulation de ces conditions, hors de la seule simplification conceptuelle, qui explique le basculement d'un concept clinique fragile vers une ressource marchande et communautaire.

Quantification et expansion

La dynamique est visible à travers un ensemble d'indicateurs fragmentaires, mais convergents. En France, le nombre de praticiens et coachs se revendiquant « spécialistes HPI » a fortement augmenté entre 2012 et 2022 (estimations issues de répertoires professionnels et d'annuaires en ligne, sans méthodologie exhaustive, mais révélant une croissance rapide).

- Sur Facebook ou LinkedIn, plusieurs groupes dédiés dépassent les 20 000 à 50 000 membres actifs, discutant quotidiennement du « faux self » et de ses déclinaisons.
- Sur LinkedIn, des communautés de plusieurs milliers de personnes se fédèrent autour de figures auto-instituées.
- Certains coachs commercialisent des programmes individuels coûteux, tandis que des formations collectives peuvent générer des chiffres d'affaires importants.

Ces éléments ne suffisent pas à établir une mesure statistique rigoureuse du marché, mais elles permettent de qualifier une industrialisation effective : le passage d'une circulation interpersonnelle à une offre structurée, durable et monétisée.

Scalabilité émotionnelle

La scalabilité émotionnelle désigne cette capacité à mettre à l'échelle des récits affectifs en les rendant reproductibles et diffusables dans des formats variés. Elle repose sur un double mécanisme : la standardisation des histoires et leur répétition systématique. Les scripts narratifs se réduisent alors à quelques séquences archétypiques que l'on retrouve à l'identique en fonction des acteurs, « sentiment d'inauthenticité », « dissonances », « libération », ensuite déclinées dans une pluralité d'angles et de supports : vidéos, témoignages, articles, podcasts. Cette industrialisation du récit permet une circulation rapide et massive, en s'adaptant aux logiques des plateformes et aux attentes d'un public en quête d'identification. Toutefois, cette efficacité porte en elle sa limite : la répliquabilité qui assure la diffusion engendre aussi un effet de saturation. Celle-ci ne touche pas forcément le noyau le plus engagé de la communauté, mais affecte de prime abord les audiences périphériques, plus volatiles et moins solidement attachées au récit. La lassitude se traduit logiquement par une baisse relative d'engagement sur les contenus perçus comme répétitifs, un durcissement des réactions dans les espaces de commentaires, reproches de « copier-coller », ironie ou distance critique, et des phénomènes de migration vers d'autres créateurs jugés plus originaux ou plus nuancés. Sur le plan subjectif, ce sont des sentiments de déjà-vu, de frustration ou de dissonance qui apparaissent : certains ne se reconnaissent plus dans des récits stéréotypés, d'autres ressentent une fatigue affective liée à la répétition incessante des mêmes histoires de souffrance et de libération. Ces manifestations individuelles et collectives se répercutent directement sur la dynamique globale : perte d'adhésion communautaire, recherche de nouveaux récits comme l'hypersensibilité ou la multipotentialité, intensification de la concurrence entre acteurs contraints d'innover pour se démarquer, et fragilisation d'un marché trop centré sur un seul motif narratif. Cela touche absolument tous les sujets.

Ce basculement vers la saturation ne se produit pas de manière aléatoire, mais résulte de plusieurs déclencheurs. Il survient lorsque la redondance des récits devient trop saillante et que la répétition est perçue comme une redondance vide, lorsque les attentes se déplacent de l'émotion brute vers la recherche de solutions concrètes que la narration simplifiée n'apporte plus, ou encore, lorsque d'autres acteurs introduisent des récits concurrents, proposant de nouvelles promesses d'épanouissement ou de révélation perçues comme plus fraîches. La dynamique n'est donc pas spécifique au HPI ou au « faux self » : on observe des logiques similaires dans le champ du Burn-out, où la prolifération des récits de « chute puis renaissance » a fini par provoquer lassitude et scepticisme, dans le coaching en authenticité où l'inflation de slogans identiques (« être soi », « enlever son masque ») a réduit leur pouvoir de conviction, ou encore dans certaines sphères de la spiritualité New Âge où l'uniformisation des témoignages de révélation a suscité des mouvements de désengagement. Autrement dit, la scalabilité produit à la fois une puissance de diffusion et une vulnérabilité structurelle : les mécanismes qui maximisent l'expansion portent en eux les germes de leur propre épuisement. Mais le phénomène inverse peut également être observé. Pour certains individus, la répétition ne suscite pas la lassitude, mais au contraire un sentiment de sécurité. Entendre plusieurs fois la même explication ou retrouver les mêmes métaphores et les mêmes démonstrations, d'expert en expert parfois, procure une impression de confirmation et d'ancrage : cela donne le sentiment d'avoir bien compris le noyau fondamental de ce qui les traverse, et renforce l'assurance identitaire plutôt que de l'éroder.

Il convient néanmoins de nuancer cette analyse en prenant en compte ses lacunes. Un premier risque est celui du biais de confirmation : en cherchant des indices de saturation, on oublie d'interroger les contre-exemples. Certains récits standardisés semblent résister durablement à la lassitude, qu'il s'agisse de figures héroïques, de slogans religieux ou de discours identitaires fortement ritualisés. Pourquoi certains motifs s'usent-ils rapidement alors que d'autres se perpétuent ? La question reste ouverte. La temporalité de ces processus constitue un deuxième point aveugle : combien de temps, ou quel événement faut-il pour qu'un récit bascule de l'adhésion enthousiaste à la fatigue critique ? Existe-t-il des cycles prévisibles, ou bien la durée dépend-elle du contexte socio-économique et des dispositifs techniques de diffusion ? Vient enfin la question des seuils : à partir de quel moment la fatigue des publics périphériques se propage-t-elle au noyau dur de la communauté et menace-t-elle sa cohésion ? Les parallèles tracés avec d'autres champs (Burn-out, authenticité, New Âge) sont utiles pour mettre en évidence une logique transversale, mais chacun obéit à des conditions propres qui mériteraient une enquête empirique spécifique. L'argument proposé éclaire une tendance structurelle, mais sa portée explicative dépendra d'un travail empirique ultérieur permettant de documenter plus précisément les trajectoires des publics et les temporalités de la saturation.

Processus d'appropriation et co-production narrative

L'industrialisation des récits ne fonctionne que par l'activation des publics eux-mêmes. Les individus ne se contentent pas de consommer passivement les scripts du "faux self" : ils se les approprient en les rejouant dans leurs propres narrations biographiques. Ce faisant, ils valident l'expert sur ce sujet par leurs témoignages, leurs partages et leurs remerciements, lui signalant que ce récit "fonctionne" et génère de l'engagement. Cette validation encourage l'expert à poursuivre et intensifier sa production sur ce thème, créant une boucle de renforcement mutuel : plus les publics s'approprient le récit, plus l'expert est incité à le développer ; plus l'expert le développe, plus il offre de matière à l'appropriation. L'auto-narration guidée transforme ainsi un concept clinique externe en ressource identitaire personnelle, tout en alimentant la machine productive de l'expert.

Cela montre comment l'appropriation n'est pas qu'un processus de réception, mais un signal économique qui oriente la production experte. Les publics deviennent des « testeurs » involontaires qui valident ou invalident les scripts narratifs par leur degré d'engagement, créant une logique de marché où la demande (appropriation) façonne l'offre (production experte).

C'est justement ce qui transforme un concept clinique externe en ressource identitaire personnelle. Sur les réseaux sociaux, cette appropriation devient visible : « moi aussi j'ai porté un masque toute ma vie », « je viens de comprendre pourquoi je me sentais différent ». Chaque témoignage personnel alimente la scalabilité émotionnelle en reproduisant le canevas narratif standardisé, mais selon des modalités différenciées. Ces modalités d'appropriation produisent des effets collectifs différenciés. L'appropriation totale renforce la cohésion communautaire et alimente la massification : plus il y a d'adhérents convaincus, plus le récit paraît légitime et attire de nouveaux publics. L'intégration partielle nourrit une diffusion en surface sans engagement durable : elle élargit l'audience, mais crée une base fragile, vulnérable aux récits concurrents. La résistance et la critique, enfin, alimentent une régulation interne qui peut préparer la saturation : en pointant les limites ou les contradictions, elles fragilisent l'évidence du script narratif.

L'appropriation n'est jamais mécanique. Certains individus font du concept un outil de revendication identitaire totale, structurant leur biographie autour de la révélation HPI. D'autres l'intègrent partiellement, comme une clé de compréhension ponctuelle sans en tirer de conséquences existentielles majeures. D'autres encore résistent à l'uniformisation en bricolant des versions personnalisées ou en dénonçant la perte de sens clinique initial. Cette diversité

d'appropriations révèle que les publics sont des co-producteurs actifs des scripts narratifs, et non de simples récepteurs.

Cette co-production génère des innovations narratives ascendantes qui remontent vers les experts auto-institués. Des variantes émergent : le « faux self professionnel » distinct du « faux self familial », l'articulation avec d'autres concepts, comme l'hypersensibilité ou la multipotentialité, l'invention de métaphores alternatives au masque (armure, carapace, persona). Ces innovations, quand elles rencontrent un écho collectif, sont souvent récupérées par les experts qui les intègrent dans leurs productions ultérieures. Le processus devient circulaire : les experts proposent des scripts, les publics les transforment en se les appropriant, et ces transformations nourrissent en retour l'évolution des discours experts.

Cette logique révèle l'émergence d'un véritable marché narratif où les innovations publiques deviennent des « produits d'appel » pour renouveler l'offre des auto-institués. Face à la saturation d'un script, ces derniers puisent dans les variantes créées par leurs publics pour relancer l'intérêt : nouveau vocabulaire, métaphores fraîches, articulations inédites avec d'autres concepts. Cette récupération n'est pas parasitaire, mais symbiotique : elle permet aux experts de rester en phase avec les évolutions de leur communauté tout en offrant aux publics créatifs une reconnaissance de leur contribution.

Cette dialectique appropriation/transformation explique pourquoi certains concepts évoluent rapidement tandis que d'autres se figent. Plus l'appropriation est créative et diversifiée, plus elle génère des innovations qui renouvellent l'offre narrative. Nous sommes ici dans une binarité offre/demande. À l'inverse, quand l'appropriation devient trop mécanique et répétitive, elle alimente la saturation décrite précédemment. Les publics deviennent alors des facteurs de régulation du marché narratif : par leurs appropriations créatives, ils peuvent relancer l'intérêt ; par leur lassitude, ils peuvent provoquer l'épuisement d'un script.

Cette dimension participative révèle que l'expertise contemporaine ne fonctionne plus selon un modèle vertical (expert → public), mais selon une logique de co-construction narrative où les frontières entre producteurs et consommateurs s'estompent. Le « faux self » devient ainsi moins un concept imposé qu'une ressource collective continuellement réinterprétée, transformée et négociée par ses usagers. Or, cette logique inverse l'économie traditionnelle du savoir : ce n'est plus la validité de la connaissance qui fonde l'adhésion, mais l'adhésion identitaire qui fait office de validation.

On ne croit plus parce que c'est vrai, mais c'est vrai parce qu'on s'y croit.

Cette inversion transforme l'expertise en miroir identitaire et explique pourquoi les controverses sont si vives : critiquer le concept, c'est toucher à l'identité même de ceux qui s'y reconnaissent.

Chapitre 3 : Mécanismes d'attachement et transformations sociales de l'expertise

3.1. Mécanismes psychosociaux de l'adhésion experte

L'autorité experte n'est jamais le simple effet d'un contenu objectif. Elle repose sur des mécanismes psychosociaux d'adhésion qui configurent la réception, l'appropriation et la stabilisation des discours. Pour analyser ces mécanismes, il est utile d'introduire la notion d'attachement expert. Ce terme désigne le degré de dépendance cognitive, émotionnelle et

institutionnelle qu'un public peut développer vis-à-vis d'une figure d'autorité. Plutôt qu'une manipulation intentionnelle, il s'agit d'un continuum qui va de l'influence ordinaire jusqu'au verrouillage émotionnel.

La fabrication de la croyance experte

Les sciences cognitives et sociales montrent que la croyance ne découle pas mécaniquement de la vérité d'un énoncé, mais d'un ensemble de biais et de leviers de persuasion :

- Effet d'autorité : les capitalisateurs s'appuient sur la présomption de compétence attachée aux titres et affiliations institutionnelles. « Il est professeur à... », « membre de... » : ces signaux produisent un raccourci cognitif qui dispense l'auditoire d'une évaluation critique (Milgram, 1974 ; Cialdini, 2001).
- Complexité assumée : les productifs cherchent à convaincre par la rigueur démonstrative et l'accumulation de preuves. Leur légitimité repose sur la densité conceptuelle, mais au prix d'une réception limitée par la charge mentale imposée au public.
- Identification biographique : les auto-institués mobilisent la proximité émotionnelle en racontant des récits où chacun peut projeter son propre vécu. Cette stratégie, proche de ce que Goffman (1959) décrit comme la gestion de l'impression, génère une adhésion affective immédiate.

Ces registres distincts sont renforcés par deux mécanismes transversaux : la répétition, qui accroît la familiarité et transforme l'exposition en croyance implicite (Zajonc, 1968), et la naturalisation, par laquelle un discours répété jusqu'à saturation médiatique acquiert le statut d'évidence sociale, indépendamment de sa validité épistémique.

De l'adhésion à la dépendance

L'adhésion devient dépendance lorsqu'un public peine à évaluer ou à se détacher d'une figure experte. On peut distinguer trois formes principales :

- Dépendance cognitive : face à des thématiques techniques (santé, fiscalité, IA), certains publics s'en remettent systématiquement à l'expert pour penser, ce qui réduit leur autonomie interprétative.
- Dépendance émotionnelle : les relations parasociales (Horton & Wohl, 1956) aux auto-institués, suivis sur YouTube, Instagram ou LinkedIn, créent une intimité fictive. L'expert devient une figure d'attachement.
- Dépendance institutionnelle : les capitalisateurs contrôlent l'accès aux ressources (publications, certifications, financements). La reconnaissance dépend alors de la conformité à leurs standards, limitant la contestation et favorisant l'entre-soi.

La sortie de ces dépendances est coûteuse. Elle implique une remise en cause de ses propres croyances passées. Les individus préfèrent souvent maintenir leur fidélité, même à une figure discréditée, plutôt que d'assumer publiquement qu'ils se sont trompés (Tavris & Aronson, 2007). Cette dynamique éclaire la persistance paradoxale d'attachements malgré des scandales ou des révélations de fraude. À ces formes de dépendance, il faut ajouter une série de mécanismes bien documentés par la psychologie sociale et cognitive, qui contribuent à verrouiller l'adhésion même face à des contradictions rationnelles.

On retrouve par exemple :

- le biais de confirmation (Nickerson, 1998), qui conduit à privilégier les informations confortant nos croyances ;
- la dissonance cognitive (Festinger, 1957), qui pousse à rationaliser plutôt qu'à reconnaître une erreur ;
- l'effet d'engagement ou de gel (Lewin, 1947 ; Arkes & Blumer, 1985), qui rend coûteux de revenir en arrière une fois investi affectivement ou financièrement ;
- l'illusion de vérité (Hasher et al., 1977), par laquelle la répétition d'un énoncé, même faux, accroît sa crédibilité ;
- la pression à la conformité (Asch, 1951) et le biais d'homophilie (McPherson et al., 2001), qui renforcent les bulles de croyance par crainte du rejet ou entre-soi.

Ces biais, tels qu'ils sont aujourd'hui définis, que l'on observe massivement dans les interactions en ligne, expliquent pourquoi la contestation rationnelle d'un expert ou d'un influenceur ne suffit pas toujours à fissurer l'adhésion. D'où le succès persistant de contenus absurdes sur les réseaux sociaux, car remettre en cause l'expert revient souvent à se remettre soi-même en cause : reconnaître qu'on a relayé ou défendu des idées banales. L'adhésion est ainsi protégée par des mécanismes de défense psychologique et sociale qui transforment le doute en fidélité.

Effets de réseau et dynamiques communautaires

Ces processus ne concernent pas seulement des individus isolés. Sur les réseaux sociaux, l'adhésion devient aussi un marqueur identitaire collectif. Suivre un expert, c'est afficher une appartenance ; le contester, c'est risquer l'exclusion au moins symbolique de la communauté de ses fidèles followers. Ces « tribus expertes » développent leurs propres codes, récits et pratiques de distinction. L'entre-soi se renforce à mesure que les contradictions externes sont rejetées, produisant un durcissement progressif des positions.

Ces appartenances restent toutefois instables. Des trajectoires de conversion apparaissent : quitter un auto-institué déchu pour rejoindre un productif jugé plus rigoureux, ou inversement. Chaque transition est coûteuse : affectivement (rupture d'attachement), cognitivement (reconstruction de repères), socialement (changement de communauté).

En définitive, l'adhésion experte est réversible et repose autant sur des mécanismes cognitifs (biais, familiarité), affectifs (attachement, identification) que sociaux (effets de réseau, codes communautaires). Ces dynamiques se superposent et s'alimentent mutuellement. Elles prolongent directement les registres déjà identifiés au chapitre 2, gravité institutionnelle, proximité biographique, indignation collective, mais sous la forme de dépendances différenciées qui orientent la réception et la fidélité aux figures. Comprendre ces mécanismes, et surtout leurs points de bascule, est essentiel pour saisir comment se construisent, se maintiennent ou s'effritent les régimes d'autorité contemporaine.

3.2. Impact différentiel sur les pratiques et institutions

Les mécanismes psychosociaux d'adhésion ne se limitent pas aux sphères discursives : ils transforment les professions, reconfigurent l'économie de l'expertise et redéfinissent les espaces de légitimation.

Transformations des métiers et professions

L'irruption de nouvelles formes d'expertise déstabilise des métiers établis et ouvre des niches hybrides.

– Dans les secteurs en mutation rapide (numérique, IA), on observe l'émergence de rôles composites : « coachs en neurosciences », « consultants en IA éthique ». Ces profils combinent registres savants et narratifs pour occuper l'espace laissé vacant par des institutions trop lentes à intégrer l'innovation.

– Dans les professions fortement institutionnalisées (médecine, éducation, fonction publique), la recomposition est conflictuelle.

Les capitalisateurs défendent leurs frontières disciplinaires tandis que les auto-institués proposent des alternatives : pédagogies Montessori ou Freinet face à l'école publique, thérapies parallèles face à la médecine conventionnelle. Certaines pratiques sont intégrées sélectivement : la téléconsultation en médecine, quasi inexistante avant 2019, a bondi à plus de 20 % des actes durant le premier confinement Covid avant de se stabiliser autour de 5-6 % (CNAM, 2020) ; l'EdTech a connu une adoption accélérée pendant la pandémie, mais avec des inégalités fortes selon les contextes (UNESCO, 2021) ; la psychologie positive reste marginalisée dans les universités françaises, mais s'est imposée dans la formation continue et le coaching, notamment via les programmes PERMA de Seligman intégrés dans certaines écoles de management. Ces dynamiques révèlent que les métiers ne se transforment pas uniquement par l'innovation technique, mais par la compétition entre régimes d'expertise qui imposent des normes concurrentes de légitimité.

Économie politique de l'expertise contemporaine

L'expertise est devenue un marché pluriel, structuré par des modèles économiques distincts :

– Capitalisateurs : ils captent l'essentiel des budgets publics (programmes de recherche, missions ministérielles, consulting institutionnel). Leur rente de position leur assure stabilité et reconnaissance, mais au prix d'une inertie qui limite leur adaptabilité.

– Productifs : sous-financés et précarisés, ils produisent dans des temporalités longues (publications, expérimentations) difficilement convertibles en revenus immédiats. Leur dépendance aux appels à projets fragilise leur autonomie (Larivière et al., 2016 sur la concentration des financements).

– Auto-institués : ils prospèrent via des modèles entrepreneuriaux flexibles, formations en ligne, coaching, abonnements, monétisation des audiences numériques. Ces flux restent souvent invisibles dans les statistiques officielles, mais ils constituent des ressources significatives à l'échelle des communautés.

À cette économie différenciée s'ajoute la capacité des auto-institués à créer leurs propres infrastructures de reconnaissance. Congrès, salons ou événements hybrides mêlant expertise et

divertissement constituent de véritables microcosmes de validation, fonctionnant en marge des circuits académiques et institutionnels. La logique de ces espaces n'est pas celle de l'évaluation contradictoire, mais celle de la reconnaissance réciproque : être invité comme intervenant suffit à valider un statut d'expert, statut qui est ensuite réinjecté dans les communications personnelles et professionnelles. Pour le public, la participation à ces événements remplit une double fonction : elle offre une expérience de proximité avec des figures charismatiques, et elle constitue un rituel identitaire qui conforte l'appartenance à une communauté valorisée (« motivée », « inspirée », « ambitieuse »). Ces arènes parallèles permettent aux auto-institués de se doter de leurs propres instances de consécration, renforçant leur autonomie vis-à-vis des structures traditionnelles et accentuant la fragmentation de l'espace et des formes de légitimation.

Cette différenciation semble creuser des inégalités d'accès : les classes sociales favorisées bénéficient davantage des expertises académiques (via leurs réseaux éducatifs et professionnels), tandis que les publics précarisés se tournent vers des offres auto-instituées, plus accessibles, mais moins validées scientifiquement. Les enquêtes internationales (OCDE, UNESCO) confirment que l'accès aux ressources éducatives et aux infrastructures de savoir est fortement corrélé au statut socio-économique. Par extension, on peut supposer que cette inégalité structurelle se répercute dans l'accès aux différentes figures d'expertise. Cette hypothèse mérite toutefois d'être étayée par des études spécifiques, car les données existantes portent davantage sur l'éducation en général que sur les régimes d'expertise différenciés. L'économie politique de l'expertise se double ainsi d'une économie politique de la connaissance, où la qualité du savoir disponible dépend de la position sociale.

3.3. Pathologies de l'écosystème expert contemporain

L'écosystème de l'expertise contemporaine ne se contente pas de produire des savoirs et des légitimités différenciées : il génère également ses propres pathologies. Ces dysfonctionnements sont bien structurels. Ils résultent des mécanismes mêmes qui confèrent de l'autorité aux experts, performativité, viralité, institutionnalisation, lorsqu'ils sont poussés à l'excès ou détournés de leur fonction initiale.

Phénomènes de dérive et dysfonctionnements systémiques

- **Surproduction de pseudo-savoirs**

La multiplication des voix, amplifiée par les réseaux sociaux, alimente une inflation de contenus perçus comme experts sans validation préalable. L'OMS a parlé d'« infodémie » pour qualifier la vague d'informations contradictoires et parfois mensongères circulant pendant la pandémie de Covid-19. Le problème n'est pas seulement quantitatif : il tient aussi à l'absence de procédures de validation claires. Le public est ainsi confronté à une abondance de « vérités concurrentes » où la frontière entre savoir robuste et opinion séduisante devient floue.

- **Obsolescence accélérée**

Dans certains champs, les cycles de renouvellement sont si rapides que les concepts se périment avant d'être réellement évalués. Le management offre un exemple typique : de nouvelles méthodes de leadership sont lancées tous les deux ou trois ans, remplacées

avant même d'avoir été testées empiriquement. Cette vitesse inscrit l'expertise dans une logique consumériste : le savoir devient une tendance éphémère plutôt qu'une ressource cumulative.

- **Fragmentation cognitive**

Chaque figure d'expertise tend à créer ses propres « bulles épistémiques » : groupes en ligne, communautés fermées, newsletter spécialisée. Cass Sunstein (2001) a montré comment ces *echo chambers* favorisent la polarisation et réduisent l'exposition à des arguments contradictoires. Le phénomène ne se limite pas aux réseaux sociaux : l'hyperspécialisation académique produit elle aussi des sphères qui communiquent peu entre elles. Cette fragmentation rend de plus en plus difficile la construction de consensus minimaux, même sur des objets communs.

- **Épuisement attentionnel**

Herbert Simon (1971) a rappelé que l'abondance d'information crée une rareté d'attention. Dans l'écosystème actuel, les publics saturés développent une fatigue cognitive face à la profusion de messages concurrents. Cela confère un avantage structurel aux auto-institués les plus performatifs (maîtrise des formats courts, récits émotionnels) et désavantage les productifs, dont les démonstrations longues peinent à capter l'attention. L'économie de l'attention accentue ainsi les asymétries de visibilité au détriment de la robustesse scientifique.

- **Captation algorithmique**

La visibilité de l'expertise est filtrée par des infrastructures techniques opaques : moteurs de recherche, algorithmes de recommandation, plateformes sociales. Comme l'ont montré Pariser (2011) et Gillespie (2018), ces dispositifs privilégient la viralité et l'engagement, indépendamment de la qualité du contenu. Ce mécanisme renforce les biais cognitifs et enferme les publics dans des boucles d'exposition limitées.

- **Formatisation du savoir**

L'expertise se transforme en produit formaté : formations express, masterclasses calibrées, ebooks de type « 10 clés pour réussir ». Comme l'ont analysé Boltanski et Chiapello (1999), la « cité par projets » valorise le packaging, le branding et la capacité à séduire, au détriment de la densité conceptuelle et de la vérification empirique. Le savoir se consomme comme un bien marchand, avec ses promesses standardisées.

- **Mimétisme performatif**

Sous la pression de la concurrence attentionnelle, de nombreux experts adoptent des formats narratifs similaires (storytelling, récits incarnés, vidéos virales). Ce mimétisme homogénéise les discours, réduit la diversité épistémique et fait perdre en pluralité ce qui devrait être un espace de confrontation d'idées.

- **Érosion de l'autorité institutionnelle**

Enfin, les institutions académiques et professionnelles peinent à jouer leur rôle de régulation. La contestation externe (succès des auto-institués) s'ajoute à des crises internes : reproduction élitiste, scandales de fraude scientifique, rétractations retentissantes, fausses recherches scientifiques pour entretenir le doute sur un sujet. L'autorité statutaire ne suffit plus à produire la confiance, ce qui affaiblit encore la capacité des institutions à arbitrer entre savoirs robustes et discours séduisants.

Mécanismes de corruption et dérives opportunistes

À ces dérives structurelles s'ajoutent des phénomènes de corruption plus directement liés à l'imbrication entre expertise, intérêts économiques et pouvoir politique.

- **Conflits d'intérêts** : De nombreux experts interviennent tout en ayant des liens financiers avec les industries qu'ils sont censés évaluer (santé, climat, numérique). Ces liens, rarement rendus visibles, fragilisent la confiance publique et biaisent la production de recommandations.
- **Dé légitimation concurrentielle** : Sur les réseaux sociaux, certains auto-institués engagent des campagnes actives de disqualification contre les productifs ou d'autres auto-institués. L'objectif est souvent moins de débattre que de tuer la concurrence symbolique, en captant l'attention et la crédibilité des publics. De leur côté, certains répliquent par une dé légitimation symétrique, réduisant les auto-institués à des « charlatans » ou à des « vendeurs de slogans ». Cette conflictualité horizontale mine toute possibilité de complémentarité entre registres d'expertise et entretient une polarisation durable des arènes numériques où l'élévation des savoirs se meurt.
- **Capture réglementaire** : Certaines entreprises parviennent à influencer directement la production de normes en installant leurs experts dans les commissions officielles. L'expertise devient alors un instrument de légitimation des intérêts privés, plutôt qu'un bien public.
- **Instrumentalisation politique** : Les gouvernements mobilisent certains experts comme caution scientifique pour valider des décisions déjà prises. L'autorité savante est alors utilisée comme ressource rhétorique.

Ces pathologies au sein de l'écosystème expert sont alimentées par un champ de luttes où les dérives systémiques et les intérêts particuliers fragilisent la confiance collective. Comprendre ces mécanismes ouvre une question centrale : comment réguler ces dynamiques pour préserver la fonction démocratique de l'expertise ? Certaines formes de régulation existent déjà, mais elles peinent à corriger ces dérives structurelles. L'enjeu est d'une part, de constater leur insuffisance, et d'autre part, d'interroger les conditions d'une régulation démocratique à venir.

Conclusion

L'expertise ne peut plus être pensée comme une position acquise, portée par la stabilité d'institutions reconnues. Elle se déploie désormais comme un champ mouvant où coexistent des logiques différentes qui s'affrontent autant qu'elles se complètent. Les capitalisateurs prolongent l'autorité institutionnelle, les productifs entretiennent la rigueur cumulative malgré une précarité croissante, tandis que les auto-institués explorent les voies rapides de la visibilité et de la captation affective. L'équilibre entre ces trois pôles n'est pas neutre : il redéfinit la manière dont les savoirs circulent, dont les publics s'y reconnaissent, et dont les sociétés arbitrent ce qui vaut comme vérité.

Ces transformations reposent sur une dynamique plus profonde. Les plateformes numériques n'ont pas seulement ouvert de nouveaux canaux de diffusion, elles ont imposé une logique d'attention où la valeur d'un discours se mesure d'abord à sa capacité à retenir l'auditoire. L'émotion, la proximité biographique, la narration virale y comptent davantage que la démonstration cumulative. L'expertise s'y trouve déplacée : elle ne se définit plus seulement par ce qu'elle démontre, mais par ce qu'elle fait éprouver.

C'est là que se joue une véritable inversion : jadis, la reconnaissance d'un énoncé venait de sa validité démontrée, aujourd'hui, elle découle de sa capacité à offrir une identité partageable. L'expertise se transforme en miroir dans lequel le public cherche moins à comprendre qu'à se reconnaître. Ce déplacement n'est pas anodin : il explique la puissance de certaines adhésions et la virulence des controverses. Mettre en cause une thèse, c'est atteindre ceux qui s'y projettent.

Cet écosystème engendre ses propres pathologies, qui ne sont pas des accidents, mais des effets de structure. L'inflation de pseudo-savoirs brouille la frontière entre analyse et opinion séduisante. L'obsolescence rapide réduit l'expertise à un produit de consommation périssable. La fragmentation cognitive multiplie les bulles fermées, rendant de plus en plus difficile l'élaboration d'un langage commun. L'épuisement attentionnel enfin affaiblit la capacité critique des publics, soumis à des flux où dominent les formes les plus spectaculaires plutôt que les plus solides. À ces dérives s'ajoutent les microcosmes de validation créés par les auto-institués — congrès, salons, masterclasses — qui fonctionnent comme des arènes parallèles, renforçant la dispersion des régimes de légitimation.

Il serait illusoire de chercher à départager une fois pour toutes les « vrais » et les « faux » experts. La question est ailleurs : comment permettre à ces régimes différenciés d'exister sans que la société se perde dans la cacophonie ou l'autoréférence ? La réponse ne viendra pas seulement d'une régulation technique, mais de dispositifs collectifs capables de maintenir l'exigence de rigueur tout en reconnaissant la diversité des formes de transmission.

L'expertise contemporaine est ainsi un révélateur. Elle met en lumière les contradictions d'un monde saturé d'informations, mais avide de repères, d'un monde où l'autorité s'est déplacée du contenu vers la relation, de la preuve vers l'expérience, de la démonstration vers l'émotion. La comprendre, ce n'est pas seulement analyser les transformations d'une catégorie professionnelle : c'est saisir les mutations plus larges du rapport au savoir, à l'autorité et à la vérité dans les sociétés démocratiques.

Références

- Abbott, A. (1988). *The system of professions: An essay on the division of expert labor*. University of Chicago Press.
- Abidin, C. (2018). *Internet celebrity: Understanding fame online*. Emerald Publishing.
- Aronson, E., & Mills, J. (1959). The effect of severity of initiation on liking for a group. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 59(2), 177–181.
- Banet-Weiser, S. (2012). *Authenticity: The Politics of Ambivalence in a Brand Culture*. NYU Press.
- Becker, H. S. (1963). *Outsiders: Studies in the sociology of deviance*. Free Press of Glencoe.
- Blumer, H. (1969). *Symbolic interactionism: Perspective and method*. Prentice-Hall.
- Bourdieu, P. (1979). *La distinction : Critique sociale du jugement*. Minuit.
- Bourdieu, P. (1980). *Le sens pratique*. Minuit.
- Bourdieu, P. (1984). *Questions de sociologie*. Minuit.
- Bourdieu, P. (2001). *Science de la science et réflexivité. Raisons d'agir*.
- Callon, M., Lascoumes, P., & Barthe, Y. (2001). *Agir dans un monde incertain. Essai sur la démocratie technique*. Seuil.
- Cialdini, R. (2001). *Influence: Science and practice*. Allyn & Bacon.
- Collins, H., & Evans, R. (2002). The third wave of science studies: Studies of expertise and experience. *Social Studies of Science*, 32(2), 235–296.
<https://doi.org/10.1177/0306312702032002003>
- Collins, H., & Evans, R. (2007). *Rethinking expertise*. University of Chicago Press.
- Deci, E. L., & Ryan, R. M. (2000). The "what" and "why" of goal pursuits: Human needs and the self-determination of behavior. *Psychological Inquiry*, 11(4), 227–268.
- Duru-Bellat, M. (2006). *L'inflation scolaire. Les désillusions de la méritocratie*. Éditions du Seuil.
- Efklides, A. (2008). Metacognition: Defining its facets and levels of functioning in relation to self-regulation and co-regulation. *European Psychologist*, 13(4), 277–287.
- Epstein, S. (1996). *Impure science: AIDS, activism, and the politics of knowledge*. University of California Press.

- Festinger, L., & Carlsmith, J. M. (1959). Cognitive consequences of forced compliance. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 58(2), 203–210.
- Giddens, A. (1991). *Modernity and self-identity*. Polity.
- Gill, R. (2007). *Gender and the media*. Polity Press.
- Guignard, J. H., & Zenasni, F. (2004). Les enfants intellectuellement précoces : aspects cognitifs et affectifs. *L'Année psychologique*, 104(4), 651–680.
- Horton, D., & Wohl, R. R. (1956). Mass communication and para-social interaction: Observations on intimacy at a distance. *Psychiatry*, 19(3), 215–229.
- Hughes, E. C. (1958). *Men and their work*. Free Press of Glencoe.
- Illouz, E. (2006). *Cold intimacies: The making of emotional capitalism*. Polity.
- Jasanoff, S. (2003). Technologies of humility: Citizen participation in governing science. *Minerva*, 41, 223–244.
- Kruger, J., & Dunning, D. (1999). Unskilled and unaware of it. *Journal of Personality and Social Psychology*, 77(6), 1121–1134.
- Kunda, Z. (1990). The case for motivated reasoning. *Psychological Bulletin*, 108(3), 480–498.
- Latour, B. (2005). *Reassembling the social: An introduction to actor-network-theory*. Oxford University Press.
- Merton, R. K. (1968). The Matthew effect in science. *Science*, 159(3810), 56–63.
- Milgram, S. (1963). Behavioral study of obedience. *Journal of Abnormal and Social Psychology*, 67(4), 371–378.
- Nichols, T. (2017). *The death of expertise*. Oxford University Press.
- Nickerson, R. S. (1998). Confirmation bias. *Review of General Psychology*, 2(2), 175–220.
- Passeron, J.-C. (1991). *Le raisonnement sociologique. L'espace non-poppérien du raisonnement naturel*. Nathan.
- Schön, D. A. (1983). *The reflective practitioner: How professionals think in action*. Basic Books.
- Senft, T. (2013). Microcelebrity and the branded self. Dans J. Hartley, J. Burgess, & A. Bruns (Éds.), *A companion to new media dynamics* (pp. 346–354). Wiley.
- Strauss, A. (1977). *Mirrors and masks: The search for identity*. Martin Robertson.
- Sunstein, C. R. (2001). *Echo chambers: Bush v. Gore, impeachment, and beyond*. Princeton University Press.

Weber, M. (1978). *Economy and society* (G. Roth & C. Wittich, Éds.). University of California Press. (Œuvre originale publiée en 1922)

Zajonc, R. B. (1968). Attitudinal effects of mere exposure. *Journal of Personality and Social Psychology*, 9(2), 1–27.